

MASTER 2 RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES
MENTION *SOCIOLOGIE DES SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES*

**La pratique de récupération d'objets mis
au rebut dans l'espace public**



Réalisé sous la direction de

Olivier Martin – Directeur Principal
Dominique Desjeux – Second Directeur

**Bellagamba
Laetitia**

Sommaire

Sommaire	2
Introduction	3
Méthodologie.....	6
I. Le débarrassage d'objets : d'où viennent les "res derelictae" (les "biens sans maître")?	13
A. L'existence des objets	14
B. Les raisons des rejets.....	15
II. Les débuts de la pratique.....	17
A. L'univers familial.....	18
1. Ceux qui ont déjà fait de la "récup" quand ils étaient petits.....	18
2. Ceux où la récupération était mal vue.....	18
3. Le rapport aux objets.....	18
a) Les parents qui ne jetaient rien.....	19
b) Les parents qui jetaient tout	19
B. Des commencements de pratiques très diversifiés.....	20
1. L'emménagement dans un premier logement autonome	20
2. La découverte de la disponibilité des objets.....	21
3. Le rapport aux objets depuis toujours	22
III. La recherche d'objets, de "l'expérientiel" à l'expertise.....	24
A. La connaissance des lieux et des dates.....	27
1. Les connaissances liées à l'expérience personnelle	28
2. Les "bons plans" entre pairs : mobiliser le regard des autres.....	29
3. Les stratégies : "l'œil de lynx "	30
B. La quête est aussi jalonnée de contraintes.....	31
1. Les contraintes sociales : une pratique territorialisée.....	31
2. Les contraintes symboliques : contrôle social et normes implicites de propreté	33
a) Les "autres symboliques"	33
b) Les normes implicites de propreté	36
IV. L'exemple de la récupération d'objets utilitaires. Les logiques d'action, les similarités avec l'acte d'achat, la construction sociale et individuelle autour de la récupération.....	39

A.	Des combinaisons de logiques économiques, éthiques et de "légitimité"	39
1.	Le facteur économique : une combinaison de logiques	39
a)	La logique de personnalisation.....	41
b)	La logique transitoire : les "nomades"	42
c)	La logique de changement de meubles	43
2.	Le facteur éthique : l'acte militant et la visée politique de la récupération.....	44
a)	La logique environnementale	45
3.	La logique de "légitimité"	46
B.	L'état des objets	46
C.	Un système d'approvisionnement « parallèle » : aller faire "ses courses" aux encombrants	47
1.	La mobilité vers le lieu en fonction d'un besoin "utilitaire"	48
2.	L'enchantement de la "récup"	49
3.	Un autre rapport à l'achat.....	50
4.	Une pratique individuelle mais collective.....	52
5.	Les commandes, les listes	52
6.	Des objets en prévisions de besoins futurs.....	53
7.	Les limites des objets quotidiens récupérés : Le rapport aux normes d'hygiène ou de sécurité	55
D.	L'usage des objets fonctionnels récupérés	57
1.	La construction d'un réseau social autour des objets : la distribution à l'entourage	60
a)	Le libre service, avoir ce qu'il faut	60
b)	La contrainte de stockage	62
c)	Une pratique à part : la redistribution aux encombrants	63
E.	L'attachement aux objets fonctionnels : de l'objet "en location" interchangeable à l'objet "affectivé"	65
	Conclusion.....	70
	Bibliographie.....	72
	Annexes	74
1.	Guide d'entretien.....	74
2.	Tableau signalétique.....	78
3.	Définitions importantes	79

Introduction

Cette étude s'intéresse à un phénomène qui existe depuis longtemps dans de nombreuses sociétés humaines. Il s'agit du fait de récupérer des choses que d'autres n'ont pas voulu garder, de reprendre des objets, de la matière qui ont été jetés par certains car on en voit soi-même un usage.

On peut penser que ce phénomène a de tout temps existé car les différences entre les hommes créent des différences dans l'attribution de valeur aux choses qui les entourent. Les besoins matériels et symboliques, la Culture, l'histoire et les qualités personnelles entrent ainsi en jeu dans le système de valeur d'un individu à un moment donné et modèlent sa vision du monde. Ce qui consiste en des rejets et des déchets pour les uns peut, et a toujours pu, tant au niveau naturel qu'au niveau des sociétés humaines, constituer un intérêt pour les autres. "Le rebut de l'un n'est pas nécessairement le rebut de l'autre".

Dans les sociétés occidentales, les premières personnes à avoir été connues pour leur pratique d'une activité de récupération étaient appelées chiffonniers ou "biffins". Ces personnes ramassaient tout ce qui pouvait avoir de la valeur pour tenter de le revendre sur des marchés, ou sur les fortifications de Paris par exemple. Cette activité de récupération pour des raisons financières existe dans de nombreux pays du monde où elle constitue le revenu de beaucoup de personnes.

Dans le contexte actuel français où le nombre de déchets est grandissant, et le nombre d'objets qui nous entourent toujours plus important, il a paru intéressant d'étudier la pratique de récupération de certains individus qui concerne les objets qui sont parfois laissés dans l'espace public, lorsque leurs propriétaires ont voulu s'en débarrasser.

« Ces objets sont de manière originale dans l'espace public, c'est à dire en n'appartenant à personne. La loi française indique concernant les droits de la récupération que ces objets sont des « res derelictae »¹, ce sont des biens "sans maître". Puisque la volonté de leur propriétaire est très clairement exprimée : ils ont voulu abandonner ces objets. Seul le code pénal en parle et dit que ces objets ne peuvent pas être susceptibles de vol puisqu'ils sont sans propriétaire. Les gens qui vont passer et qui vont récupérer ces objets vont en être légalement propriétaires. Ils acquièrent cette propriété de manière originale puisqu'ils ne l'acquièrent de personne. Ils viennent, ils les prennent, ces objets leur appartiennent de manière irrévocable. »²

¹ Terme de droit des biens. Pour des définitions plus précises, voir en annexes

² VARDA A., 2000, *Les Glaneurs et la glaneuse*, documentaire

C'est donc dans la rue et aussi dans les poubelles visibles sur la voie publique que certaines personnes viennent acquérir des biens de consommation mis au rebut par d'autres. Cet état de disponibilité d'objet est particulier car normalement transitoire. Les objets déposés attendent dans la rue d'être ramassés par la commune, sous la forme de l'enlèvement d'encombrants. Des meubles aux objets, en passant par la matière (bois, métal, tissus,...), sont ainsi "mis à disposition" des personnes qui passent par là, l'espace de quelques heures, d'une journée, de plusieurs jours.

Au commencement de l'étude, il n'a pas été possible de trouver de terme exact pour désigner le fait de ramasser des objets mis au rebut par d'autres dans l'espace public. Des expressions existaient comme "faire les encombrants" ou "faire les monstres", mais elles s'appuient sur des mots codifiés par la loi sans vraiment donner de sens à la pratique. Cette étude vise donc à concrétiser ce type de récupération d'objets dans l'espace public afin de lui donner une épaisseur sociale et d'enrichir sa définition.

Pour cela porté nous avons porté notre attention sur certains aspects des résultats.

Dans un premier temps, il s'agit de donner des précisions sur les objets de la rue en évoquant des circonstances qui peuvent amener à leur apparition sur le trottoir.

Dans un second temps, il s'agit de contextualiser la pratique des enquêtés en s'intéressant d'abord au rapport à la récupération ou aux objets dans l'univers familial des enquêtés dans l'enfance, puis à la manière dont leur pratique personnelle a débuté.

Dans un troisième temps, nous avons mis l'accent sur l'intérêt porté par tous les enquêtés à la phase de recherche et au moment de la trouvaille d'objets caractéristiques de la récupération d'objets mis au rebus dans l'espace public. Il s'agit de montrer comment les enquêtés se font expert dans la recherche d'objet et quelles contraintes s'exercent au cours de cette phase.

Enfin nous nous sommes intéressés à un certain type de récupération, la récupération d'objets fonctionnels, et nous avons tenté de mettre en avant ses caractéristiques. Il s'agit de montrer le fonctionnement de ce type de récupération, les logiques d'actions et ses similarités avec l'approvisionnement marchand, c'est à dire montrer comment certains individus vont faire « leurs courses aux encombrants ». La mise en parallèle de la récupération et de l'acte marchand nous amènera à réfléchir au lien entretenu entre récupération et consommation. Il s'agira enfin dans cette dernière partie de mettre en évidence l'existence d'un jeu social

autour de cette pratique de récupération qui permet à l'individu de se construire aux niveaux social et individuel.

Méthodologie

1. La construction de l'objet

A l'origine de cette étude, j'étais intéressée par la problématique des déchets en France, et plus spécifiquement les déchets ménagers, c'est à dire ceux sur lesquels les citoyens ont une possibilité d'action, en comparaison avec les déchets industriels ou agricoles par exemple, qui sont plus hors de portée.

Ce qui m'intéressait plus particulièrement était le rapport des gens à ce qu'ils jetaient, au fait de jeter des choses. Je pensais à ceux qui trouvent toujours étrange de jeter de la matière dans une poubelle par exemple, comme des pots en terre cuite, ou du métal. Que deviennent ces matières, quels amoncellements vont-elles créer de choses que nous avons fabriquées, qui deviennent en trop et que nous jetons ?

Je me suis donc peu à peu interrogée sur le fait de ne pas aimer jeter mais préférer réutiliser par exemple, faire du compost, faire en sorte de ne pas jeter trop de choses. J'ai alors voulu étudier des gens qui font eux-mêmes du recyclage pour connaître leurs préoccupations. Les individus qui recyclent de la matière sont peu nombreux mais ceux qui font de la récupération dans la rue en font partie. J'ai décidé de me centrer sur eux en me disant que leurs motivations pouvaient être diverses, mais qu'au bout du compte, ils contribuaient à créer moins de déchets.

N'ayant aucune idée au départ des limites de ce que j'étudiais, je me suis appuyée sur différentes sources documentaires pour centrer d'avantage mon sujet. J'ai utilisé des ouvrages de sciences sociales et de philosophie, ainsi que des œuvres cinématographiques.

J'ai pu voir que ce sur quoi se portait mon intérêt, les enjeux actuels de cette pratique et le rapport aux objets dans la récupération (qu'est-ce qui fait qu'une personne préfère récupérer un objet plutôt qu'il ne soit jeté ?), n'avait pas été étudié directement auparavant. Au-delà, ces lectures m'ont donné des éclairages sur des pistes d'analyse.

Pour commencer, l'ouvrage de Magali Pierre, *Les déchets ménagers, entre privé et public. Approches sociologiques*³, m'a appris qu'un déchet ne l'est pas en réalité. Il le devient. Il est « inventé » en fonction de plusieurs critères. Ainsi, on peut voir qu'il existe une "relativité" du déchet. Un objet peut ne pas être un déchet pour son propriétaire et le devenir pour un passant en fonction de plusieurs critères (la place qu'il occupe, la manière dont il est posé, le temps depuis lequel il est là...)

Mon sujet s'est alors un peu tourné vers l'idée que les récupérateurs inventaient eux un « non déchet », et je voulais me demander comment.

Après avoir travaillé sur cette première notion de déchet, étant donné la particularité de notre pratique qui s'attache à des objets « jetés », j'ai cherché vers la notion de récupération et je n'ai pas trouvé beaucoup de choses.

Je me suis demandée si la récupération avait déjà été étudiée comme moyen d'acquisition de biens de consommation comme un autre. J'ai pensé aux moments de la vie où l'on a besoin d'acquérir des objets en particulier, comme les emménagements, ou bien encore les premiers logements des jeunes. En allant chercher des études dans ces domaines, j'ai pu voir que la récupération, telle que je l'entendais dans l'espace public, n'était pas mentionnée par les auteurs comme moyen d'acquisition de biens.

Ainsi, les modes d'acquisitions d'objets décrits par D. Desjeux et al. (DESJEUX, MONJARET, TAPONIER, 1998)⁴ sont l'achat marchand en magasin, le troc, l'achat en brocante, l'acquisition non marchande représentée par le don intra familial ou amical ou l'héritage. La récupération n'est pas évoquée comme mode d'acquisition des objets.

Ceci a contribué dès le début à essayer de voir si elle peut ou non être considérée comme un moyen d'acquisition comme un autre, ou si elle s'appuie sur une ressource trop étrange, pas assez instituée, celle des objets encombrants.

A ce stade, j'ai vu que je me situais dans la sphère non marchande d'un éventuel circuit des objets. Ils ont comme particularité d'être à la fois gratuits et non liés à l'entourage.

Quant au premier logement des jeunes, je me suis référée à une enquête réalisée par le magistère en 2007, pour EDF, sur le rapport à l'énergie des jeunes en premier logement indépendant. Les enquêtés évoquent effectivement l'intérêt financier de récupérer des biens

³ PIERRE M. 2002, *Les déchets ménagers, entre privé et public, approches sociologiques*, Paris, L'Harmattan

⁴ DESJEUX D., MONJARET A., TAPONIER S., 1998, *Quand les français déménagent, Circulation des objets et rituels de mobilité dans la vie quotidienne en France*, Paris, PUF

plutôt que de les acheter neufs. Cependant, la récupération dont ils parlent concerne soit les dons par la famille ou les amis, soit les achats dans les structures de vente d'objets d'occasion comme Emmaüs. La récupération de meubles dans la rue n'a pas été évoquée comme pratique. Les mêmes résultats sont trouvés par S. Gaviria dans son article « *Deux formules pour devenir adulte : en France et en Espagne* », où elle écrit : « en France le premier logement indépendant est souvent loué ou aménagé de meubles de faible valeur, achetés d'occasion ou récupérés dans la famille. »

Ceci a contribué à essayer de voir dans quelle mesure ce moyen d'acquisition pouvait ou non être utilisé par des jeunes dans l'aménagement de leur logement et dans quelle démarche. Celle-ci est elle seulement financière, ou d'autres raisons sont elles à l'œuvre ? Ceci pouvait permettre d'aller plus loin dans la compréhension d'un rôle de la récupération à ce moment de la vie notamment.

Pour continuer à enquêter sur les auteurs qui avaient parlé des récupérateurs, nous avons été chercher dans le livre de Nadine Halitim⁵, *La vie de l'objet*, qui explique que la récupération d'objets mis au rebut est un moyen d'acquisition de biens évoqué par ses enquêtés. Cependant, il apparaît que les familles qui l'évoquent sont toutes dans une nécessité financière qui les pousse à se procurer des objets ainsi. Il ne s'agit pas ici de choix délibérés, mais de choix sous contrainte matérielle forte.

En parallèle, les films d'Agnès Varda, *Les glaneurs et la glaneuse*, sorti en 2000, et *Les glaneurs et la glaneuse, deux ans après*, sorti en 2002, m'ont apporté des informations supplémentaires. J'ai ainsi pu comprendre, au travers des témoignages qui montraient des personnes dans le besoin, qu'au-delà du fait de récupérer par nécessité, les glaneurs avaient des idéaux de revendication identitaire, de choix de ce mode de vie.

Ceci m'a donc amené vers l'idée que la récupération pouvait aussi être un idéal, une valeur, une attitude prônée. Il semblait donc intéressant de vérifier cette hypothèse auprès de récupérateurs par "choix" en leur demandant ce qu'ils pensaient de leur pratique pour voir s'il existait différentes valeurs liées à la récupération.

Une étude très intéressante *Motivation des acheteurs de biens d'occasion : une approche qualitative*⁶, m'a donné l'idée que parfois la recherche d'objets en brocante pouvait

⁵ HALITIM N., 1996, *La vie des objets*, Paris, L'Harmattan logiques sociales

⁶ ROUX D., 2002, *Motivation des acheteurs de biens d'occasion : une approche qualitative*, IRG

être qualifiée d'"expérientielle", pour définir le fait d'aller à la recherche d'objets pour faire des trouvailles. Ceci m'a fait penser que la récupération pouvait aussi contenir une forme d'intérêt comparable à celui du chinage en brocante.

J'ai pu de là définir encore d'avantage mon sujet, il s'agissait de travailler sur une pratique individuelle (pas de marchands, pas d'autres "acheteurs"), non organisée, de choses mises au rebut, qui est imprévisible au niveau de l'offre et enfin, qui n'est pas valorisée comme le fait de faire les brocantes. Tout ceci restait cependant à démontrer dans l'étude.

Ainsi, mes objectifs étaient de mettre en évidence les différentes motivations (les motifs) des récupérateurs, comprendre leur rapport à l'objet déchet/ non déchet, appréhender l'existence d'une « expérience » de récupération, évaluer comment la récupération peut être considérée comme un moyen d'acquisition de biens.

Ma problématique était : pourquoi les personnes choisissent-elles de récupérer un objet dans la rue ?

Dans le but d'avoir des motivations à la pratique qui soient le plus diverses possibles, j'ai décidé de n'interroger que des personnes qui gardaient les objets qu'elles récupéraient, pour ne pas avoir uniquement l'intérêt financier de spéculation lié à la revente de l'objet. (Il faut alors ici noter que les personnes interrogées dans cette étude ne représentent certainement pas la population de récupérateurs les plus fréquents, pour qui la motivation de revente est plus présente, mais nous ne pouvons ici qu'en faire l'hypothèse, n'ayant pas d'études sur le sujet)

La logique économique est apparue comme ambiguë dans cette étude, et donc difficile à contrôler dans l'échantillon. Je voulais des personnes qui pouvaient avoir d'autres motivations que le besoin économique de récupérer l'objet et qui le faisaient par choix, pour découvrir les autres facteurs à l'œuvre.

J'ai vu que de toute façon, on pouvait difficilement récupérer un objet pour soi « par survie » car la ressource est trop aléatoire pour parer un besoin vital.

J'ai donc essayé d'interroger des personnes qui travaillaient, pour être sûre qu'elles auraient pu acheter l'objet si elles l'avaient voulu.

Mais il s'est avéré que j'ai eu dans mon échantillon également des personnes qui avaient un faible revenu (travaux saisonniers, allocations). Ainsi, il s'agissait aussi de voir comment agissait le facteur économique, que je voulais au début éviter mais qui s'est retrouvé dans mon étude, parmi les autres facteurs. Il a été cependant intéressant de voir qu'il pouvait se nuancer en fonction des enquêtés.

2. Cadrage du sujet

Il s'agit de l'objet, en tant que non marchandise (qui n'est pas acquis avec une valeur financière). Il s'agit à la base d'un objet au rebut, (mais on a vu que le statut de déchet était relatif). La particularité de l'acquisition est que l'objet est d'occasion, usagé, en comparaison avec l'objet neuf. Enfin, la particularité est que cet objet est trouvé dans un lieu hors norme pour l'acquisition d'objet : l'espace public et notamment la rue et la poubelle.

3. Méthodes d'investigation

Notre principale méthode d'investigation a été l'enquête socio-anthropologique, qui, comme la définit J.-P. Olivier de Sardan (1995, p. 200)⁷ est à « base d'entretiens approfondis, d'observations dites participantes, de conversations plus ou moins informelles, d'interviews « libres » ou « semi directifs », de descriptions, (...) etc ». Cette méthode est la plus à même de rendre compte des logiques individuelles et sociales que nous voulons étudier.

Ainsi j'ai utilisé plusieurs techniques de recueil de données :

- J'ai mené 15 entretiens semi directifs d'une durée de 1h30 à 3h, au domicile des enquêtés, dans toute la France sur la base d'un guide de questions ouvertes. Cette technique nous permet de reconstituer les pratiques et d'identifier les représentations. Son atout est de pouvoir saisir la manière dont les individus se comportent et de connaître ainsi la diversité des raisons qui les poussent à s'intéresser aux objets mis au rebut.
- J'ai fait également deux entretiens d'histoire de vie
- J'ai mené une observation participante avec un enquêté lors d'une "tournee de poubelle" à La Ciotat

⁷ OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995, *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*, Paris, Karthala, coll Hommes et sociétés

- Et enfin, j'ai utilisé la photographie pour voir comment les personnes vivaient avec leurs objets récupérés, leurs lieux de stockage, ce qui m'a apporté des éléments de compréhension intéressants sur l'usage des objets dans l'espace privé.

4. Echantillonnage

L'échantillon se compose de 15 personnes hétérogènes en terme d'âge, de lieux de vie (Région parisienne, région vendéenne, Marseille, Amiens) mais dont le point commun est d'être des personnes familières avec le ramassage d'objets au rebut dans l'espace public. Ces personnes conservent ensuite ces objets.

Les enquêtés ont été recrutés par réseau personnel, et par le biais de deux sites Internet de dons/ de récupérations d'objets en ligne, recupe.net et donnons.org⁸. J'ai fait appel à ces sites pour avoir des contacts de récupérateurs qui récupéraient aussi dans la rue et j'en ai recruté trois par ce biais.

5. Terrain

Pour cette étude, je me suis située dans une approche inductive. N'ayant à l'origine pas trop d'idée des frontières de mon sujet, j'ai mené une recherche qui s'est voulu exploratoire, et descriptive, partant du constat que des objets existent et peuvent être ramassés, afin de voir quelles pratiques et représentations sociales gravitaient autour.

Les difficultés de cette enquête ont été de travailler sur la relation à l'objet et notamment un objet qui a un statut particulier, qui joue un rôle social. En effet, le principe de cette étude était de voir ce qui pouvait attirer les gens vers des objets que l'on peut considérer comme des déchets. Mais toutes ces données sont subjectives, et varient d'un individu à l'autre.

Il fallait donner un rôle à l'objet (une histoire, une destinée, un état dans la rue, ...) le faire parler alors qu'il n'a pas de pensée personnelle, pas de motifs, il est acteur sans l'être volontairement. Il est ce que l'on pense de lui.

Il a donc été difficile de parler du rapport à des objets dont le statut dépend de la vision de chacun (le propriétaire, le récupérateur, le passant...). Il peut être déchet pour le propriétaire ou non, pour le récupérateur ou non, pour le regard des passants ou non. L'objet joue un rôle

⁸ Recupe.net ; donnons.org

dans l'étude de par son statut, statut qui n'est pas défini au départ, mais est défini par chacun subjectivement.

Dans le fait de parler de cette pratique, il a été difficile de la circonscrire car elle n'avait pas non plus de statut, de nom, de définition. Ainsi, j'employais le terme de récupération mais celui-ci ne décrit pas spécifiquement ce que l'on veut étudier. Ce que je voulais étudier était trop subjectif, un rapport à un moment T avec un objet qui se trouve dans la rue.

Il y avait certes un acte de récupération qui m'a permis de recruter toutes ces personnes avec ce critère commun, mais le contexte et la vision de l'objet pouvait vraiment varier et donc compliquer l'utilisation du seul mot "récupérer" qui ne définit pas ce que font ces personnes.

Au début de l'étude, j'ai voulu par souci de standardisation de tous ces profils, prendre comme critère des gens qui récupéraient des meubles, afin de pouvoir les comparer. Mais comme les premiers enquêtés m'ont aussi parlé d'autres objets, j'ai peu à peu ouvert les discussions sur les autres objets. Mais tous les récupérateurs récupèrent des meubles.

Concernant l'aspect financier de la récupération, j'ai dit que je voulais avoir d'autres facteurs à l'œuvre que le facteur économique dominant en interrogeant des personnes qui pouvaient choisir d'acheter un objet si elles le voulaient et qui récupéraient par choix.

Ce critère s'est avéré ambigu comme je l'ai dit car certains enquêtés n'avaient finalement pas de gros revenus et pouvaient récupérer dans une logique économique. Cependant, il s'est avéré qu'ils récupéraient aussi d'autres objets que des objets « par nécessité économique » et de plus ces enquêtés ont déclaré que leur pratique restait malgré tout un choix et non une obligation.

Enfin, face à la diversité de mon échantillon en termes de pratiques, j'ai décidé de me centrer sur deux aspects qui m'avaient le plus intéressé au début, celui de l'"expérience" de la récupération et celui de la récupération comme acte d'approvisionnement. Ce dernier résultat est apparu très fortement dans l'enquête mais uniquement pour le groupe des récupérateurs "fonctionnels".

Chaque groupe était très différent et il était compliqué d'arriver à réunir toutes les données trouvées dans un seul mémoire. J'ai donc décidé de surtout me centrer sur le groupe des récupérateurs qui récupèrent des objets fonctionnels et sont dans une optique d'approvisionnement pour le décrire. Ce choix était difficile car j'avais mené cette étude dans

le but d'avoir justement une diversité de pratiques et de motifs. Mais je voulais approfondir ce point qui me paraissait original.

Les trois premières parties du rapport, qui traitent des objets, des pratiques familiales, du début de la pratique et de l'attrait pour la quête de l'objet concernent tous les enquêtés.

Dans la dernière partie du rapport, j'ai décidé de laisser de côté une partie de mon échantillon, pour mettre l'accent sur les récupérateurs "fonctionnels" et décrire leurs pratiques et leurs représentations de la récupération.

En effet, les types de récupérateurs que j'ai rencontrés et dont je n'ai pu parler dans ce rapport écrit méritent à eux seuls aussi un mémoire complet. Il s'agit de récupérateurs d'objets anciens, qui ont déjà eu une vie, qui projettent sur eux des histoires avec un imaginaire très chargé. Ces récupérateurs ne sont pas du tout dans la même optique que ceux que j'ai décidé d'étudier. Ils sont dans un rapport au temps, au passé et au futur qui les fait récupérer des objets afin de ne pas perdre de savoirs sur le passé et de les transmettre au futur. Il y avait une fantasmatisation de la transmission de l'objet très intéressante. Mais ces récupérateurs étaient, d'une part peu nombreux, d'autre part parfois plus sur les représentations que sur de réelles pratiques. Enfin, les objets anciens ne m'ont pas semblé vraiment spécifiques de la récupération dans la rue ; ce que les individus pouvaient projeter sur ces objets pourrait être fait aussi avec des objets de brocante (objet qui représente le travail de l'homme, qui est le dernier témoin d'un monde qui n'existe plus...). Ce groupe de récupérateur devra ainsi être étudié, relaté au cours d'un prochain mémoire.

J'ai donc d'avantage basé ce rapport sur les récupérateurs d'objets fonctionnels, qui étaient ceux qui avaient un comportement d'approvisionnement, un comportement que l'on pouvait lier à l'idée de consommation. Ce sont d'avantage des jeunes enquêtés et ce sont justement ceux qui ont évoqué la logique économique comme moteur de leur pratique, alors que je voulais m'en éloigner. Cette étude s'est donc un peu décalée pour montrer non pas les différentes logiques à l'œuvre dans le choix de récupérer (même si dans ce groupe, plusieurs logiques se combinent), mais plutôt comment la récupération peut être vue comme un moyen d'acquisition de biens, et donc réfléchir à ces objets de la rue, et comment l'individu se construit autour de sa pratique de récupération, au niveau individuel et social.

I. Le débarrassage d'objets : d'où viennent les "res derelictae" (les "biens sans maître")?

Pour commencer cette étude, il a semblé intéressant d'essayer de voir dans quelles circonstances les objets dont on parle pouvaient se retrouver sur le trottoir. Nous n'avons pas interrogé de jeteurs, ce qui pourra faire l'objet d'une prochaine étude, mais nous pouvons réfléchir aux différentes manières qui peuvent pousser un individu à se débarrasser volontairement d'un bien, et de le laisser ainsi dans l'espace public pour qu'il soit ramassé. Ainsi, ce sont à la fois des connaissances issues de la littérature, de notre expérience personnelle, d'observations, et de discours des enquêtés qui nous permettent d'avancer ces hypothèses.

Dans un premier temps, nous allons faire un bref retour sur l'histoire de la multiplication des objets dans nos sociétés. Celle-ci peut être un facteur explicatif de l'augmentation d'objets mis dans la situation qui nous intéresse.

A. L'existence des objets

Dans une étude sur les objets dans les sociétés modernes, on se doit de voir dans quelle mesure ceux-ci ont pris de la place dans la vie des individus dans les derniers temps de l'histoire. Ainsi, on a pu assister dans les derniers siècles au sein des sociétés occidentales à la multiplication des objets dans la vie des individus. Ce changement s'est effectué en plusieurs temporalités. Ceci concerne à la fois des changements dans les modes de valeur liées aux objets : « Les sociétés occidentales ont quitté les périodes d'économie de la rareté pour celles d'économie de l'abondance (au moins relative), au cours d'une révolution silencieuse, la « révolution des objets », que les historiens situent au cours du XVIII^e siècle. » (Martin O., 2006, p.17)⁹. Puis cela s'installe concrètement dans le quotidien « avec la révolution industrielle, le siècle suivant verra naître une société industrielle et marchande où l'offre, la production en grande série, la publicité, accentueront la présence et le nombre des objets. Ces bouleversements ont fait de nous des individus dotés de multiples objets, biens, accessoires, matériels, ustensiles, marchandises, denrées, articles, appareils, instruments... » (Martin O., 2006, p.17)¹⁰

La possession de multiples objets, associée à des objets ayant des vies de plus en plus courtes, pose le problème du devenir de ces objets. Zygmunt Bauman évoque ainsi: « La lutte pour le *caractère unique* est aujourd'hui devenue le principal moteur de production et de consommation *de masse*. Mais pour enrôler cette soif de caractère unique au service d'un marché de la consommation de masse (et vice versa), une économie de consommation doit

⁹ MARTIN O., 2006, *Les hommes et les choses. Objets et techniques en société*, Paris, IEP

¹⁰ op. cit.

aussi être une économie d'objets à vieillissement rapide, une obsolescence quasi instantanée, et de la rotation des biens, par conséquence aussi celle des excédants et des déchets. »¹¹

Les objets ont "investi" les espaces de logement, créant parfois des problèmes de stockage ou tout simplement un surencombrement qui peuvent être à l'origine de déstockage. Ainsi, Jean-Paul Filiod écrit à propos des objets qui ne sont pas conservés dans le logement : « La faveur d'un déménagement peut y contribuer (...) l'intérieur domestique se nourrit sans cesse de l'extérieur, cet ailleurs multiple des temps contemporains qui incite de nouveaux objets à pénétrer la maison...ce qui nous pousse généralement à en chasser d'autres »¹². Nous allons maintenant voir quels types de raisons, notamment données par les enquêtés, peuvent être à l'origine de débarrassage de biens.

B. Les raisons des rejets

Si l'on s'intéresse à ce qui peut pousser les gens à se débarrasser de leurs objets matériels, on peut faire l'hypothèse de multiples raisons.

Comme on vient de le voir l'encombrement des logements, et notamment dans les zones urbaines est une des raisons qui poussent les personnes à se débarrasser d'objets qu'elles ont en trop. Le déménagement, de même, lorsque certains objets ne peuvent être emmenés sous peine de contraintes matérielles trop importantes (le coût, le transport, l'espace de stockage dans le futur logement) ; ainsi, on peut voir que « avec le déménagement, la matérialité des objets devient un élément clé du jeu social. Elle devient un des éléments centraux des calculs et des stratégies des acteurs. »¹³

Des enquêtés ont notamment évoqué ce moment comme le seul moment où ils ont eu eux-mêmes à se débarrasser réellement d'objets dans leur vie.

Mais d'autres occasions peuvent être à l'origine de la non conservation d'objets. Le décès d'un parent peut entraîner un rangement de son habitation et un tri par les héritiers des affaires qu'ils souhaitent ou non conserver. Des objets anciens peuvent alors être débarrassés car les jeunes générations ne souhaitent pas les garder, et ne savent pas à qui les donner.

¹¹ BAUMAN Z., 2006, *La vie liquide*, Rodez, Rouergue, Paris, Chambon, chap. 1

¹² FILIOD J.-P., 1999, « L'épluchure, le matelas, la statuette. L'univers domestique à l'épreuve de la conservation », in J.-C. BEAUNE, *Le déchet, le rebut, le rien*, Seyssel, Editions Champs Vallon, p.153

¹³ DESJEUX D., MONTJARET A., TAPONIER S., 1998, *Quand les français déménagent : circulation des objets domestiques et rituels de mobilité dans la vie quotidienne en France*, Paris, PUF, p.180

Le fait de mettre au rebut dans la rue est souvent plus facile pour les personnes que de chercher à les donner. Ceci est moins coûteux car cela entraîne le débarrasage immédiat de l'objet et sa « libération ».

Par ailleurs on verra que le fait de mettre un objet dans la rue ne signifie pas nécessairement que son propriétaire le destinait à la déchetterie mais parfois qu'il souhaite qu'il soit ainsi récupéré par quelqu'un.

Des objets peuvent être mis au rebut car ils sont cassés, et parce que le coût de réparation est trop élevé, notamment pour les appareils électroménagers. Certains appareils sont ainsi fabriqués dans le but de ne pas pouvoir être réparés, avec des vis spéciales qui n'ont aucun tournevis adapté :

« Nous sommes une génération de consommables, consommer, jeter. C'est fabriqué dans le but d'être jeté, maintenant on commence à s'alerter. Une cafetière, une fois sur deux elle n'est pas démontable, c'est des vis exprès. Moi j'ai fabriqué un tournevis exprès. C'est une clé à trois têtes. Le lecteur DVD c'est un consommable aussi. [C'est difficile à réparer ?] Ce n'est pas réparable, avant quand quelque chose cassait, c'était l'évènement dans la famille, on appelait le technicien. Maintenant il n'y a plus de technicien. » (Pierrot, 49 ans, photographe, La Ciotat)

Parfois le coût physique de réparation est trop lourd. Ainsi, selon cet enquêté : *« C'est souvent des objets qui sont abîmés, qui ne ferment pas bien, les gens balancent, ils en ont marre de se prendre des tiroirs sur les pieds. Le tiroir est cassé, on ne sait pas le réparer. Il y a des tiroirs qui frottent bois contre bois, il faut pousser fort. Ou les côtés se sont effondrés, ça tombe. Ça se remet en état, il faut bricoler un peu. » (Yves, 50 ans, enseignant retraité, Amiens)*

Le rangement régulier du logement, ou de caves, peut aussi entraîner une évaluation des objets à garder, des objets à jeter.

Ainsi, Jean-Paul Filiod explique que « les (disparitions) [le fait de jeter] sont parfois effectuées sous l'emprise d'une envie frénétique de faire le ménage, de "balancer ", ce qui sert à la fois un "rappel à l'ordre " et une "réappropriation du chez soi". Nettoyer les rebuts du quotidien (le ménage cyclique) amène parfois certains à jeter quelque chose de plus, un objet qui pourrait rester là, qui n'est pas sale ni hors d'usage mais qu'on a tout simplement envie de jeter. »¹⁴

¹⁴ FILIOD J.-P., 1999, « L'épluchure, le matelas, la statuette. L'univers domestique à l'épreuve de la conservation », in J.-C. BEAUNE, *Le déchet, le rebut, le rien*, Seyssel, Editions Champs Vallon, p.171

Ceci peut donc amener à se séparer de choses qui encombraient depuis longtemps et dont on ne se sert plus, comme des meubles, du matériel de puériculture...

Mais parfois c'est aussi la volonté de changer d'environnement, soit parce que l'on n'aime plus un objet, soit parce qu'on veut des choses différentes, plus modernes...

C'est ainsi, lorsque des objets ne sont plus utiles, plus aimés ou pas réparables, que les personnes peuvent décider de s'en débarrasser, dans un processus de « cooling »¹⁵, c'est à dire de refroidissement affectif de l'objet. Lorsque personne autour des enquêtés ne veut ou ne peut récupérer l'objet, plusieurs solutions existent. Selon Johanne Mons, le fait de « se décider à se séparer d'un objet qui nous était cher, c'est perdre une partie de soi, mais c'est aussi se libérer. En regard de ces deux sentiments complémentaires et contradictoires, le fait de savoir l'objet réintégré au cycle de l'utile (...) met du baume au cœur, comme si le fait de ne pas le savoir mis en décharge soulageait la séparation»¹⁶.

Ainsi, « le passage des objets encombrants est l'occasion d'un débarras à moindre coût comme on l'a vu : financier (pas besoin de se déplacer jusqu'à un parc à conteneurs) mais surtout émotionnel et de confort pratique »¹⁷. Ce débarras est moins coûteux émotionnellement car on se dit que l'objet, à qui l'on n'a pas trouvé ou pas cherché d'acquéreur, va peut-être pouvoir être récupéré si quelqu'un lui trouve une utilité. Il peut s'agir ainsi d'un « *don différé* », dans l'anonymat. Nous verrons dans les propres pratiques de rejet des enquêtés que l'on peut retrouver cette notion. En effet, si les personnes ne demandent pas à leur voisins, c'est que la récupération entre personnes proches mais qui ne se connaissent pas bien peut entraîner des sentiments de dette ou d'infériorité qui n'ont pas lieu lorsque l'objet est placé à la disposition de tous, dans un lieu public, ou dans les parties communes de l'immeuble, afin de pouvoir être récupéré de façon anonyme.

Ainsi, nous avons une première idée du contexte de disponibilité d'objets aux encombrants, qui est notre constat de base et qui permet la pratique de récupération qui nous intéresse ici.

II. Les débuts de la pratique

¹⁵ DESJEUX D., 2002, postface, in M. PIERRE, *Les déchets ménagers, entre privé et public. Approches sociologiques*, Paris, L'Harmattan

¹⁶ MONS J., 2002, « Tri des déchets et construction d'une identité sociale : voisinage et regard social », in M., PIERRE, *Les déchets ménagers, entre privé et public, approches sociologiques*, Paris, L'Harmattan, p.115

¹⁷ Op. cit.

A. L'univers familial

Afin de mieux comprendre la pratique étudiée, nous nous sommes intéressés à l'univers familial des enquêtés en nous demandant quel était le rapport aux objets dans leur famille dans l'enfance, s'il existait déjà des pratiques de récupération d'objets, comment était vu le fait de faire de la récupération et si on en parlait. Ceci a permis de mettre en évidence l'existence de continuités et de ruptures par rapport à l'éducation familiale dans l'enfance.

1. Ceux qui ont déjà fait de la "récup" quand ils étaient petits

Certains enquêtés ont évoqué le fait d'avoir été témoins d'actes de récupération de leurs parents dans leur enfance sur des décharges publiques en allant jeter des ordures. Les souvenirs se portent aussi sur de la récupération de matières (bois, plastiques, cageots,...) entreposée dans les garages où les enfants jouaient, ou encore sur des jouets fabriqués par un grand père avec des matériaux de récupération qu'il ramassait dans la rue (un bateau avec des marceaux de cageot, des allumettes, des bouts de plastique). Ainsi, certains enquêtés ont très tôt évolué au contact de personnes qui elles même aimaient récupérer, qui étaient très enclines à la réutilisation de la matière et au bricolage. Ils ont pu développer une certaine admiration et fierté pour ceux qui arrivaient grâce à leurs trouvailles et leur habileté à recréer ou réparer des objets à partir de débris.

2. Ceux où la récupération était mal vue

Dans certaines familles au contraire, il n'y avait pas de pratique de récupération. Celle-ci pouvait être ignorée, personne n'en parlait. D'autres enquêtés se souviennent qu'elle pouvait être mal vue et associée aux "pauvres, aux clochards, aux ferrailleurs", ou bien elle pouvait être expressément défendue par les parents. Certains enquêtés ont eu des avis divergents sur la récupération au sein même de leur univers familial qui pouvait être vécue positivement avec l'un des parents et perçue négativement par l'autre :

« Je me souviens d'avoir été sur un tas d'ordures avec mon père quand j'étais petite. [Tes parents récupéraient ?] Ma mère râlait, elle disait c'est sale, ce n'est pas propre, qu'est-ce que c'est que ces vieilles cochonneries que vous ramenez ? » (Annie, 62 ans, psychiatre, Vincennes)

3. Le rapport aux objets

Le rapport aux objets de manière générale permet d'en apprendre un peu plus sur le type d'influence à l'œuvre dans ces familles.

a) Les parents qui ne jetaient rien

En effet, dans la majorité des familles des enquêtés, il y avait ou il y a un rapport aux objets tel que ceux-ci étaient très peu jetés, avec une valorisation de la conservation et de toujours avoir l'objet qu'il faut "en stock". Parmi ces enquêtés, de nombreuses familles ont des maisons avec des espaces de rangements importants comme des garages, des caves qui permettent d'entreposer beaucoup de matériel :

« Mes parents ont une grande maison ils stockent, ils ne jettent jamais rien. Ils avaient beaucoup de choses qu'ils avaient de je ne sais pas où. » (Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

b) Les parents qui jetaient tout

A l'inverse, un enquêté se souvient d'avoir souffert du manque d'intérêt de ses parents pour les objets. Il s'agit du complet opposé des premiers avec des parents qui jetaient à l'extrême toute chose inutile, refusant tout désordre dans la maison et préférant racheter du neuf plutôt que d'utiliser l'ancien, évitant ainsi tout stockage :

« Et je ne sais pas si ça a un lien, mais dans ma famille on jette tout. Les armoires étaient vides. On ne thésaurisait pas, on ne gardait rien. Une armoire bien rangée, c'était une armoire qui était vide, où il n'y avait pas trop de choses, juste ce qui est nécessaire pour le temps présent. C'était peut-être ma mère, elle ne supportait pas de voir du désordre, et des choses qui restent à ne rien faire. (...) [C'était quoi l'argument ?] Ça prend de la place, ça prend la poussière, on n'en a pas besoin, on n'a pas besoin de garder. » (Yves, 50 ans, enseignant retraité, Amiens)

On peut donc penser que dans la récupération actuelle s'opèrent des continuités et des ruptures quant aux modes de vie familiaux dans l'enfance. Certains enquêtés prolongent la pratique de leur parents, d'autres récupèrent alors que ceci n'était pas valorisé dans l'enfance en terme de pratique. D'un autre côté, on peut penser que le rapport aux objets dans l'univers familial, le fait de tout stocker ou le fait de tout jeter a pu avoir une influence sur la pratique actuelle, dans un même mouvement de continuité et de rupture. En effet, le fait que toutes les familles aient entretenu des liens forts avec les objets (d'attachement ou de rejet) peut laisser penser que même s'il n'y avait pas proprement dit de modèles de récupération dans l'enfance, cette pratique apparaît comme le résultat d'un attachement aux valeurs parentales (de lien aux objets) ou un rejet de celles-ci.

B. Des commencements de pratiques très diversifiés

De par la diversité choisie de l'échantillon, les débuts individuels et les types de pratiques sont très variés.

1. L'emménagement dans un premier logement autonome

Il est apparu que les personnes interrogées ont souvent commencé leur pratique jeunes, à l'âge de 20 ans environ. Ceci correspond à la prise d'autonomie et au départ du foyer parental. Ainsi, c'est bien souvent lors d'emménagements dans un premier logement autonome que les personnes interrogées ont eu besoin de se meubler et d'acquérir des objets. Le fait de devoir acquérir beaucoup d'objets en même temps, et désirer à la fois prendre son indépendance peut laisser penser que se tourner vers la récupération apparaisse comme une solution :

« Il y a un lien avec la période adulte où tu dois t'assumer et à partir du moment où tu habites ici, tu as ton propre chez toi à aménager, à t'approprier, et que tu n'as pas de moyens, tu te tournes plus vers la récupé. » (Jade, 27 ans, à la recherche d'un emploi, Paris 18ème)

On retrouve donc une des idées d'origine de cette étude qui était de se demander si les jeunes en premier logement autonome (voir rapport magistère-EDF, 2007) utilisaient ou non la récupération comme moyen d'acquisition. On peut voir au travers des témoignages des enquêtés que cette étape a pour tous fait réellement débiter leur pratique.

Aussi, on peut voir que la récupération apparaît comme une pratique qui marque un passage à l'autonomisation de l'individu qui acquière un nouveau logement et que celle ci répond au besoin d'objets lié à la volonté de s'émanciper financièrement de ses parents. F. de Singly écrit : « l'indépendance, et notamment l'indépendance économique, est la manière dont l'individu peut, grâce à ses ressources personnelles, tirées de son activité, moins dépendre de ses proches ; l'autonomie est la maîtrise du monde dans lequel cette personne vit : monde défini par l'élaboration soit de règles personnelles, soit, en cas de vie commune de règles construites dans la négociation à plusieurs. Lorsque ces deux dimensions sont réunies- indépendance et autonomie- alors l'individu moderne a le sentiment d'être libre, au moins dans sa vie privée. Cette liberté est précieuse, elle condense la totalité du processus de l'individualisation, avec l'authenticité, l'indépendance et l'autonomie. »¹⁸ On peut alors

¹⁸ SINGLY F. de, 2001, « La naissance de l'individu individualisé », in Singly F. de (éd), *Etre soi parmi les autres, Famille et individualisation*, tome 1, Paris, L'Harmattan, pp. 5- 14

penser que la capacité qu'a l'individu, seul, de chercher et de s'approprier des biens qu'il ne peut pas encore s'acheter mais dont il a besoin pour se meubler, sans faire appel à l'aide parentale, contribue à le construire identitairement. On voit pour cet enquêté que lorsqu'il était chez sa mère, il pensait déjà à ce qu'il pouvait acquérir pour sa propre maison. Ainsi, par le biais des objets récupérés, il se projetait déjà dans son "chez lui", autonome :

« Quand j'étais à Noirmout, c'était la maison de maman, il y avait tout ce qu'il fallait, je prenais des choses dans l'attente d'avoir ma maison, les casseroles, des babioles, et une fois ici, dans notre maison, ça ne devient pas une nécessité mais tu en as plus besoin, tu emménages, il n'y a rien. Donc tu les fais beaucoup, pour t'installer. »
(Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

Ainsi, les premiers objets que peuvent récupérer les personnes peuvent être des objets d'avantage fonctionnels, comme des couverts, des fauteuils... Il ne s'agit pas vraiment de s'individualiser par ces objets mêmes, mais d'avantage de pouvoir avoir beaucoup de choses dont on a besoin, même si elles ne sont pas en très bon état, gratuitement, lorsqu'on n'a encore que peu de moyens financiers.

Mais comment les enquêtés, dans les familles desquels cette pratique n'était pas répandue sinon mal vue, ont-ils eu l'idée d'aller chercher des choses aux encombrants, dans la rue, dans les poubelles ?

2. La découverte de la disponibilité des objets

Avant de commencer, les enquêtés n'avaient jamais vraiment vu d'objets dans la rue, lorsqu'ils vivaient chez leurs parents. Certains avaient fait quelques récupérations pendant l'adolescence mais n'avaient pas vraiment fait attention aux objets qu'ils pouvaient trouver dans la rue. C'est souvent lors de ce premier emménagement qu'ils ont découvert des "biens sans maître", jetés par des gens, que eux n'auraient pas jeté et qui pouvaient leur servir :

« Une fois j'ai trouvé une table Ikea qui sortait de l'emballage, il y avait encore l'étiquette. C'était une soirée très tard, je me suis dit ce n'est pas possible ! (...) des fois c'est le débarras, mais là c'était des choses neuves. (...) [Il n'y a pas de monstres dans ta région d'origine ?] Non, il n'y en a pas en province, en tout cas, pas en Franche Comté. Les gens ne jettent pas ce genre de trucs. (...) ça c'était la première puce à l'oreille, je me suis dit je ne vais pas perdre mon temps à acheter. » (Elise, 38 ans, ingénieur du son, Paris 13ème)

Comme cette enquêtée, ils sont plusieurs à avoir déménagé dans une autre ville que chez leurs parents et à avoir découvert là des choses intéressantes laissées dans la rue, notamment dans des déménagements vers Paris et la région parisienne.

L'explication de ce changement peut être liée au fait qu'en zone rurale, où habitait cette enquêtée, les espaces de stockage sont plus nombreux (caves, garages, granges...), et permettent de garder les choses dont l'on n'a pas d'usage. Il y aurait aussi une propension à réutiliser plus facilement les matériaux, qui peuvent être utiles dans le jardin, pour des petits bricolages que les urbains n'ont pas la place, ni le besoin de pratiquer.

Un autre facteur enfin est l'influence des pairs. La découverte de la possibilité de trouver des choses qui ont de la valeur pour soi aux encombrants peut aussi être favorisée par l'observation des autres. Ainsi, dans ces déménagements, la rencontre de nouvelles personnes peut amener à réellement "faire" les encombrants pour chercher des choses intéressantes :

« C'est un pote qui m'en a parlé, je trouvais ça extraordinaire qu'il trouve des télévisions, des appareils photo, des canapés, des trucs super cher et en bon état ; des trucs hi fi alors que tu te dis logiquement si c'est dans la rue c'est que c'est cassé. Et les gens changent avant que ce soit cassé. (...) Ça m'a motivé à me dire que je pouvais trouver des trucs beaucoup plus ambitieux que ce que je trouvais d'habitude. » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

Ce qu'on peut penser est que le fait de les faire à plusieurs est dans un premier temps plus amusant pour les enquêtés et permet également de dépasser le rapport à la norme qui constitue dans les premiers temps un frein à prendre des objets dans la rue. Ce chapitre sera abordé plus bas.

3. Le rapport aux objets depuis toujours

Pour un dernier type d'enquêtés, ceux qui seront étudiés dans un prochain travail, le commencement s'est fait différemment, comme un prolongement d'une pratique commencée à l'adolescence de chinage aux puces (ou aussi dans les brocantes pour les jeunes enquêtés). Ce chinage avait pu commencer avec les parents étant enfant, et il s'est prolongé pendant l'adolescence, avec le fait d'aller très régulièrement fouiner et acheter des choses peu chères avec son argent de poche. Ce qui était recherché était à la fois l'objet de collection (le pin, le livre, le disque...), l'objet esthétique (le tableau,...) mais aussi l'expérience liée à l'achat, comme le marchandage. Ainsi, l'utilisation de matériaux de récupération ou de choses

trouvées dans la rue s'est faite assez naturellement à l'âge des besoins de se meubler, un certain rapport aux objets usagés étant déjà amorcé chez ces enquêtés :

« Je traînais toujours dans le coin de Montreuil parce que j'avais repéré pleins de trucs qui traînaient. [Tu y allais exprès ?] Non, la première raison pour laquelle j'allais à Montreuil, je faisais à l'époque les puces de Montreuil et de Vanves. (...) A l'époque c'était très tendance, c'était là où on trouvait les objets et pour pas cher, tu trouvais des trésors, ça je l'ai payé un franc, le tableau, j'en ai pleins. [Ça s'est crée à ce moment ?] Non c'était ouvert depuis longtemps mais on faisait encore des affaires, pour pas grand-chose. Ils disaient "on vend les commodes au poids", c'était vrai. Tu trouvais des 78 tours, ou tu achetais ou ils les cassaient. Ça te plait ou ça te plait pas ? Ils cassaient. » (Laurent, 61 ans, psychiatre, Vincennes)

L'évocation du commencement de la pratique a pu nous montrer un premier aspect de la récupération. On a d'abord montré un ancrage possible de la pratique dans l'enfance avec un entourage qui récupérait déjà ou un rapport aux objets très fort (d'attachement ou de rejet) dans les familles, ce qui semble avoir marqué le rapport aux objets chez ces enquêtés.

Ensuite, nous avons pu voir comment elle avait démarrée dans la vie des enquêtés. Le déménagement en premier logement autonome et les pairs constituent des déclencheurs à la pratique. La découverte de la disponibilité d'objet en est bien sûr la clause première. Nous avons pu également voir que certains avaient déjà un rapport au chinage d'objet qui a pu les rapprocher du fait de récupérer. Le chinage a une dimension commune avec ce qui est valorisé dans la récupération : la recherche et la trouvaille de l'objet.

C'est ce chapitre qui va être maintenant abordé.

III. La recherche d'objets, de "l'expérientiel" à l'expertise

Nous allons voir dans un premier temps la première étape des parcours de récupération, celle de la quête et de la découverte des objets. Celle-ci a été mise en avant par les enquêtés, qui ont été très loquaces sur les temporalités de la récupération, de la phase de recherche au moment de la trouvaille, montrant ainsi leur intérêt pour la démarche.

On peut penser que le processus qui conduit à récupérer un objet est en lui-même, au-delà de l'usage de l'objet, un moment qui compte dans le choix de récupérer, qu'il constitue en soi une expérience propre, au-delà de l'appropriation de l'objet. On peut faire l'hypothèse que cette expérience est vécue par tous les récupérateurs, bien qu'elle soit certainement plus mise en avant chez les personnes qui ne font pas de récupération pour revendre et ne vivent pas de cette activité.

Ainsi, plusieurs aspects plaisent aux enquêtés. Tout d'abord pour tous, il y a le fait de "trouver" quelque chose. Dans les personnes interrogées, certaines vont exprès rechercher des objets, d'autres les trouvent par hasard. Mais dans tous les cas, la trouvaille est une surprise, par définition.

Le principe de "trouver" est intéressant à analyser ; Il est défini par les mots inventer, découvrir. Ainsi, trouver c'est découvrir une chose (qui était ignorée, inconnue, cachée) en l'ayant cherchée ou non. La découverte évoque les notions d'exploration, de recherche mais aussi celle de faire connaître un objet, un phénomène caché ou ignoré (mais préexistant) aux autres. L'objet de la découverte est la trouvaille, la révélation.¹⁹

Ainsi, on peut penser que trouver un objet ancre la personne dans l'idée qu'elle a découvert quelque chose qui était restée caché aux yeux des autres, qu'elle a eu la chance, elle, de voir. Il y a dans l'idée même de la récupération l'idée préalable qu'on a trouvé un objet que l'on n'attendait pas, même si on l'avait cherché.

Récupérer un bien signifie le prendre, l'acquérir. Dans ce dernier terme, on peut voir que la racine du mot est *quérir*, chercher. On remarque donc que, normalement, avoir quelque chose est lié intimement au fait de l'avoir cherché. Or dans nos sociétés modernes, acquérir un bien

¹⁹ Le Robert, 1995, *Dictionnaire de la langue française*, Paris

peut être aisé, on peut savoir où trouver ce dont on a besoin, et y aller facilement. Lorsqu'on va dans un magasin, on se sait entourés d'objets, on sait quels types d'objets sont disponibles :

« (Acheter en magasin) tu sais que c'est là, que tu vas le trouver, ce n'est pas la même démarche. (...) Je sais que je vais forcément trouver des objets parce qu'on est entourés de magasins. Il y a des choix multiples. Tu ne vas pas acheter un trésor dans un magasin, tu le trouves. » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

Ainsi, il y a dans le fait d'aller voir quels objets on peut trouver aux encombrants ou dans un tas d'ordures un côté très aléatoire qui laisse toujours la possibilité de se dire que l'on va peut-être tomber sur quelque chose de fantastique, un trésor. (Ceci nous ramène à l'idée de la découverte de quelque chose qui était resté caché)

L'idée de cadeau est aussi évoquée par les personnes, enchantant ainsi leur trouvaille :

« Je suis contente, j'ai la sensation d'avoir trouvé un cadeau. Je trouve quelque chose, il n'y a personne qui me l'a donné, c'est la rue qui me l'a donné, après tu imagines ce que tu veux. » (Annie, 62 ans, psychiatre, Vincennes)

Les enquêtés évoquent ainsi l'idée qu'ils ont toujours en arrière fond qui est de trouver « *un trésor, un truc exceptionnel au milieu de la crasse, un objet en or.* » (Annie, 62 ans, psychiatre, Vincennes)

On peut penser qu'il y a chez ces enquêtés un plaisir à se dire qu'ils peuvent trouver, découvrir un trésor parmi ces objets dont ils ne connaissent rien et il est intéressant de voir que ce n'est pas nécessairement le trésor qui apparaît comme la raison de chercher :

« [Qu'est-ce que vous vous dites à l'abord d'un tas ?] Pourvu qu'on trouve des trésors. On est toujours en train de se dire c'est notre rêve de trouver un trésor. Ce n'est même pas pour le trésor, c'est de le trouver. » (Catherine, 62 ans, retraitée, Chandai)

On voit ici clairement l'idée selon laquelle le fait de trouver est beaucoup plus avantageux d'une part que le fait d'acheter, et d'autre part que la possession même de l'objet.

Aussi, dans le but de trouver, certains enquêtés mettent en place des stratégies. Certains vont jusqu'à passer des heures à fouiner dans les poubelles ou les tas d'ordures.

Un enquêté explique ainsi que le plaisir trouvé à la recherche d'objet est d'arriver à découvrir de quel objet il s'agit. Cet enquêté parle de récupération sur les anciens tas d'ordures où il

allait systématiquement chaque jour lorsqu'il était dans sa maison de campagne, et où il passait des heures à chercher des objets :

« [Le tas d'ordures c'est quoi pour toi?] *Comme aux drillauds, une décharge.* [Tu l'avais repérée ?] *Elle était à moitié enfoncée dans le sol et j'ai vu le haut seulement, c'était ça aussi le jeu, de pouvoir savoir ce que c'était comme objet, comme aux puces, identifier l'objet et j'avais repéré ça brillait et quand j'ai gratté je n'ai pas été déçu, c'était un mulet ça coûte vachement cher. (...)*C'est l'identification, j'ai besoin d'identifier. » (Laurent, 61 ans, psychiatre, Vincennes)

On peut se dire que l'amusement lié à l'identification des objets est peu possible en magasins, car les vendeurs et les étiquettes sont là pour expliquer de quel objet il s'agit, son nom. Le packaging peut expliquer par un mode d'emploi à quoi sert l'objet.

En brocante ou vide grenier, il y aurait d'avantage cette possibilité, liée au bric à brac des stands, et au fait qu'un vendeur peut ne pas savoir lui-même l'utilité d'un objet qu'il avait dans son grenier. Ainsi, la brocante peut permettre cet exercice d'identification dans certains cas.

Enfin, le fait de trouver un objet renvoie un effet plus positif à la personne que si elle avait acheté l'objet. Alors que certains mettent beaucoup d'énergie à chercher des choses, leurs efforts sont récompensés, ils se sentent d'avantage valorisés et leur objet prend une autre dimension que s'il avait été simplement acheté :

« *Un objet neuf, quand tu l'achètes, acheter c'est un acte courant, mais quand tu l'as trouvé déjà c'est le petit bonheur de l'avoir trouvé, c'est comme une chasse au trésor. Tu cherches un truc et tu le trouves et tu fais ah ouaie, super content. Quand tu l'achètes, tu peux l'acheter n'importe où, tu n'as aucun mérite en fait.* » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

« *Je suis content de dire que je l'ai trouvé aux poubelles. [Pourquoi ?] C'est gratifiant car je me bouge le cul.* » (Ben, 25 ans, chauffeur routier, Saint Jean de Monts)

Ainsi, dans la récupération, avant le fait de se servir de l'objet, de le récupérer, il y a la recherche, la quête de quelque chose que l'on ne connaît pas à l'avance, savoir dénicher les bons plans. Il y a la notion valorisante pour les personnes d'avoir été malin, de savoir chercher.

Il y a dans le fait de chercher des objets un jeu de "cache cache", une logique d'amusement qui est bien entendu plus présente chez les personnes pour qui la récupération ne constitue pas un revenu pour vivre.

On peut penser que chez ces personnes, la logique économique de recherche d'objets qui ont une valeur marchande et sur lesquels ils peuvent compter pour vivre passe avant la logique d'amusement que nous venons de décrire. Le côté aléatoire de la recherche et de la trouvaille d'objets n'est certainement pas aussi valorisé lorsque la trouvaille en question conditionne un revenu.

On pourrait faire l'hypothèse plus générale que chercher dans la récupération répond à un besoin humain de chercher, chercher des réponses, chercher un savoir. Ce savoir est peut être transmis ou représenté par les objets.

La recherche commence souvent par le fait de se faire expert dans ce circuit de distribution non marchand que constituent les objets mis au rebut.

A. La connaissance des lieux et des dates

Etre expert dans le fait de trouver des objets dans la rue est difficile car les objets sont déposés de manière imprévisible et éphémère. En effet, ils n'ont pas pour vocation de rester, mais d'être ramassés par les éboueurs. Pour tous les enquêtés, la pratique de récupération est donc liée au hasard, ce qui en fait une pratique particulière : « *Tu ne peux pas savoir, c'est comme quelqu'un qui va à la chasse et la pêche, il ne sait pas ce qu'il va trouver.* » (Pierrot, 49 ans, photographe, La Ciotat). Cet enquêté la compare à des actes de prédation, ce qui est intéressant car il s'agit un peu de la même idée, celle d'aller "à la chasse" aux objets, avec dans une certaine mesure l'idée de la traque, de débusquer, de suivre une trace. On peut de manière amusante penser qu'il s'agit d'une dernière forme de chasse dérivée de notre prédation ancestrale pas très éloignée.

Les récupérateurs ont ainsi des « stratégies »²⁰ dans le sens où ils essayent de contrôler un environnement, un lieu propre extérieur à eux. Ces stratégies présupposent « qu'il y a dans ces mouvements quelque chose de typique et de générique, quelque chose que l'on peut décrire en termes généraux »²¹.

L'une de ces stratégies est par exemple la connaissance des dates de ramassage des encombrants :

²⁰ CERTEAU M. (de), 1990, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard

²¹ BECKER H., 2002, *Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte et Syros, p.109

« [Tu as demandé à ta mère quand étaient les encombrants ?] *Non, je sais, c'est le premier vendredi du mois.* » (Delphine, 28 ans, adjointe administrative, Vitry s/ Seine)

Les enquêtés ont souvent affiché le calendrier de ramassage des encombrants dans des lieux comme la cuisine ou l'entrée et ils peuvent s'y référer. Certains ont même le calendrier des encombrants sur leur table de nuit. (Voir concernant Yves la photo de page de garde).

1. Les connaissances liées à l'expérience personnelle

Certains enquêtés ont développé une expertise des jeteurs, en sachant à quels moments les personnes jettent le plus leurs objets. C'est à ces moments qu'ils savent qu'ils vont trouver des choses plus intéressantes :

« En ce moment, c'est le printemps, il y a le grand nettoyage de printemps. C'est comme après Noël, on trouve après, les gens foutent en l'air ; ou un dimanche pluvieux, tu restes chez toi, tu fais du tri, des papiers. Si c'est le plein mois d'août, il fait beau tu préfères aller à la plage que fouiller dans tes placards. L'été tu trouves moins. » (Pierrot, 49 ans, photographe, La Ciotat)

C'est parce que les encombrants sont cycliques que les enquêtés peuvent, par l'observation, se familiariser avec le phénomène et avoir des connaissances sur les pratiques des autres pour trouver leurs objets. D'autres moments sont aussi évoqués comme étant propices à trouver des choses, comme la fin des vacances ou la rentrée des classes. On se situe donc dans une pratique qui appartient à la vie quotidienne des gens, dans le sens où leurs connaissances sont liées à une pratique répétée.

Au-delà des dates, ce sont les lieux qui sont connus. Dans leur expertise de recherche d'objets, les enquêtés savent que certains habitants jettent tout le temps des choses qui sont intéressantes. Ils savent vers quels lieux ils peuvent se diriger pour trouver des objets.

Pour ce récupérateur, les poubelles ne sont pas anonymes :

« Mes poubelles ont des noms : cap Louquet, Huguette, Carl, la poubelle magique... (...) C'est le lieu où elles se trouvent (...). La poubelle magique, c'est en ville, à chaque fois qu'on y va on trouve des trucs de fous, comme la chaîne hi-fi du salon. » (Pierrot, 49 ans, photographe, La Ciotat)

Les poubelles portent le nom des personnes près de chez qui elles se trouvent. Les récupérateurs se créent des cartes mentales de lieux, qu'ils appellent des "spots", où les gens jettent des choses qu'ils ne jetteraient pas.

Ainsi, ce sont souvent les mêmes personnes qui jettent de beaux objets. On peut se demander pourquoi. Les raisons pourraient être étudiées lors d'une prochaine étude sur les différentes motivations des jeteurs d'objets aux encombrants.

Cela montre une nouvelle fois l'intérêt et la familiarité des enquêtés avec la pratique, car seule l'expérience répétée de trouvailles permet de savoir si un lieu est avantageux et comment chercher :

« On a nos circuits, on fait toujours les mêmes. [Comment c'est né ?] De l'expérience, il y a quelques rues où pendant dix fois on n'a jamais rien trouvé, on ne les fait plus. Mais on essaye d'aller partout. On a essayé au pif au début, on n'avait pas de parcours. Progressivement on a essayé d'établir le parcours le plus optimum par rapport aux endroits où il y avait de bonnes choses mais en essayant d'aller partout. »
(Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

Les personnes peuvent même faire leur parcours des encombrants à l'aide d'une carte de la ville divisée en secteurs afin de pouvoir voir où les objets vont être déposés à tel moment.

Mais à Paris, la recherche est plus difficile car il n'y a plus de date précise de ramassage d'encombrants, celle-ci se fait de manière aléatoire lorsque les personnes appellent la mairie pour demander que leurs objets déposés dans la rue soient ramassés.

2. Les "bons plans" entre pairs : mobiliser le regard des autres

Rechercher des choses peut créer du lien social, à travers la mobilisation des pairs pour rechercher des objets. C'est le premier aspect social de la récupération dans la rue. La recherche et la trouvaille d'objets entrent ainsi dans une démarche différente de l'achat où l'on sait ce qu'on peut trouver, et dans quel lieu. On voit que par la récupération peuvent se créer des relations de solidarité nouvelles autour d'une acquisition. Des personnes peuvent ainsi être sollicitées, ce qui peut les amuser car ce sont alors elles qui sont à l'origine de la découverte de l'objet. Elles savent ce que le récupérateur recherche et elles vont porter un regard différent sur leur environnement :

« Ou alors j'ai les potes qui m'appellent : " il y a des trucs à tel endroit, si ça te dit de passer", j'ai beaucoup de potes qui font ça, dans le 14^{ème}, le 15^{ème}, dans le 7^{ème}, le 10^{ème}. Comme ça, s'ils me disent que c'est des petits trucs, j'y vais en roller ; si c'est des trucs lourds, comme le meuble de métier, je ne l'aurais pas su si une amie ne me l'avait pas dit. Elle m'a dit tu voulais du vieux bois ? Vas y speed, il y en a. Je suis arrivée avec la voiture, et je l'ai rempli au ras bord. [C'est toi qui leur as demandé de te prévenir ?] Oui, comme ils savent que j'aime le vieux meuble et que je fais de la création par la récupération (...) ils savent que j'ai besoin de matière, et souvent ils

m'appellent. C'est bien parce que si on ne m'avait pas appelé, je n'aurais pas su. »
(Lila, 30 ans, artiste sculpteur, Paris 12ème)

Pour cette enquêtée, le système qui consiste à se faire indiquer des lieux où elle peut trouver des objets est mis en place depuis six ans. Comme elle a régulièrement besoin de matières comme des planches de bois, du cuir, du plexiglas... pour des créations, son réseau d'informateurs lui permet de parer à l'imprévisibilité de ce que les gens jettent et d'exploiter au mieux les richesses d'objets laissés dans différents quartiers. Le fait de se faire indiquer les lieux par des personnes est remboursé en contrepartie par des dons de choses faites à partir de matériaux de récupération ou par des services rendus.

3. Les stratégies : "l'œil de lynx "

Pour récupérer à Paris, Lila a aussi développé une connaissance du paysage urbain qui lui permet d'évaluer la présence ou non d'objets qui l'intéressent dans la rue. Le regard est très important pour les récupérateurs car il permet d'évaluer le potentiel des lieux et des objets :

« En roulant j'ai l'œil pour rouler et regarder, chiner en même temps, parce que là je vois plus de rues. J'ai le réflexe du coup direct : vite fait gauche- droite, tu tournes la tête en un quart de secondes, tu as fait toute la longueur de la rue et tu as regardé au niveau du trottoir entre les voitures et bas d'immeuble, et dès que je vois la moindre forme qui m'attire et qui me fait penser que c'est un meuble ou quelque chose, demi tour, je vais voir, je fouille et si ça me plait j'embarque, et là il y avait le côté du meuble. » (Lila, 30 ans, artiste sculpteur, Paris 12ème)

Il peut aussi y avoir des signes sur les objets qui montrent que ceux-ci sont en bon état, entiers, qu'ils peuvent être récupérés :



Figure 2: un bureau déposé dans une rue et un mot laissé

Posées sur la planche, au dessus du mot, les vis ont été mises dans le but de montrer qu'il est possible de récupérer le meuble et de le remonter.

Parfois, des mots sont laissés sur des appareils électro ménagers qui fonctionnent (des frigos, des machines à laver, ...) afin de prévenir des éventuels récupérateurs de la qualité de l'objet. Ce message des jeteurs contribue à créer le statut de « non déchet » aux yeux des passants et montre qu'il y a une intention de donner l'objet.

Le regard est donc important pour savoir si l'objet "vaut le coup" et être le premier à le prendre. Dans la récupération, il y a de la concurrence. Des objets qui sont dans la rue et qui ne sont "à personne" sont aussi "à tout le monde".

B. La quête est aussi jalonnée de contraintes

1. Les contraintes sociales : une pratique territorialisée

La contrainte sociale a été beaucoup évoquée par les enquêtés. Le monde de la récupération dans la rue est un monde où peuvent se côtoyer des personnes avec une caractéristique particulière. Comme il n'existe pas de cadre au fait de récupérer, il ne s'agit pas d'une pratique instituée, au moins en termes légaux, les statuts et la légitimité de chacun n'existent pas. Le récupérateur n'a pas vraiment de rôle prédéfini. Les rôles et les légitimités sont donc très subjectifs, liés à la motivation de chacun. On peut voir que l'existence des autres constitue une contrainte car les objets qui ne sont à personne sont alors à tout le monde, et peuvent être pris par d'autres. Face à cet état de fait qui crée une situation d'incertitude, les

récupérateurs développent des connaissances de l'autre, des stratégies d'appropriation de l'objet. Des lois implicites se créent aux abords des tas.

Ainsi, c'est la situation de disponibilité aléatoire, éphémère et libre des objets qui peut tout à la fois être passionnante car on ne sait jamais ce qu'on va trouver et qui peut aussi créer du conflit, comme lorsque deux récupérateurs arrivent vers le même tas. Il y a alors une course à celui qui arrive en premier :

« En général il faut y être tôt sur les encombrants, des fois on croise des gens on est face à face à un stop. Puis on voit à droite tous les deux qu'il y a un gros tas avec des trucs qui ont l'air bien, tu vois qu'il a une remorque blindée d'encombrants aussi, et son coffre aussi. C'est le premier qui arrive sur le tas qui est prioritaire. » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

Lorsque deux personnes se retrouvent aux abords des mêmes tas, les enquêtés déclarent que si un tas est déjà occupé, il n'est pas visité par quelqu'un d'autre. Ainsi, les gens s'accordent mutuellement et s'« échangent » les tas lorsqu'ils sont bienveillants. Parfois, les récupérateurs n'ont pas tous les mêmes motivations, et ne sont pas là pour la même chose, les récupérateurs par choix pouvant croiser des récupérateurs de métaux ou des personnes qui viennent chercher des choses à vendre. Les objets peuvent alors être disputés, parfois de façon violente. Aussi, il existe des stratégies mises en place, des normes implicites d'appropriation de l'objet. Ces lois sont en réalité connues dans le monde des récupérateurs Gitans sur les tas d'ordures :

« Le premier truc qui m'attire, c'est le premier truc que je touche. Dorénavant, à partir du moment où j'ai mis ma main dessus, plus personne ne peut venir me dire je le prends. Il m'appartient ; il ne m'appartient plus si je ne le touche plus. » (Lila, 30 ans, artiste sculpteur, Paris 12^{ème})

Ainsi le fait de toucher l'objet fait qu'il est à soi, si on le lâche, il redevient libre : *« il y a un règlement tacite, ils ne le disent pas, mais si tu es plusieurs sur le tas en même temps, tu n'as pas le droit de prendre ce que le mec a déjà touché »* (Laurent, 61 ans, psychiatre, Vincennes) Certains enquêtés ont évoqué des discussions et des relations d'entraide entre récupérateurs, on peut alors voir une autre création de lien social par l'activité. Mais la plupart du temps, la relation est distante, car pour les enquêtés, récupérer est une pratique individuelle, où il faut être concentré et garder ses distances :

« Je ne leur parle pas, c'est chacun pour soi, c'est un moment où tu es tout seul dans ta recherche, tu as toujours l'impression que l'autre va venir sur ton terrain. C'est énervant quelqu'un qui viendrait. Tu cherches et il vient derrière toi, je lui dirais tire

toi. [C'est déjà arrivé que des gens viennent ?] Je leur jette un regard noir et ils s'en vont. Ça ne se fait pas. Tu verras ça rarement. Quand ils voient quelqu'un sur des objets, ils ne viennent pas, il y a une notion de territoire très précise. Ils reviendront après mais pas quand tu y es. » (Annie, 62 ans, psychiatre, Vincennes)

Ainsi, la récupération apparaît comme une pratique individuelle très territorialisée. On retrouve la notion de chasse évoquée plus haut qui peut parfois expliciter ce qu'est la recherche d'objets dans la récupération. On peut cependant voir dans les conflits de regards, d'appropriations des objets une construction sociale au sens de Simmel²². En effet, dans la concurrence avec les autres, les récupérateurs doivent s'adapter, ils doivent parfois essayer de parler, et se créent des normes implicites autour des objets. Celles-ci sont des normes de vie d'un groupe social qui s'ignore. On peut voir que la société évoluant, les objets affleurant dans les rues, de nouvelles pratiques naissent et de nouvelles normes sont créées au sein de nouveaux groupes.

D'autres "autrui" sont dérangeants dans la récupération dans la rue, il peut s'agir des gardiens qui veulent empêcher que les récupérateurs fouillent dans leurs poubelles, des éboueurs qui viennent chercher les objets. Il s'agit alors de gérer ces conflits. Mais c'est aussi le regard des autres et notamment des passants et des jeteurs qui peut parfois être une contrainte à la récupération.

2. Les contraintes symboliques : contrôle social et normes implicites de propreté

a) Les "autres symboliques"

Un contrôle social à l'œuvre autour de la récupération qui a donc lieu dans l'espace public a été évoqué par les enquêtés. Ce qui est évoqué par les récupérateurs est cependant d'avantage de l'ordre d'impressions au niveau des passants. Il n'y a pas vraiment de paroles mais d'avantages de "regards" perçus. Les contraintes relèvent parfois plus de l'interprétation de ce que pensent les autres :

« [Les gens autour de toi, tu en penses quoi ?] Je n'en ai rien à foutre. [Ils t'ont dit des trucs ?] Non ils ne m'ont rien dit, c'est plutôt le regard de certains, je ne sais pas si c'est du mépris, si on te prend automatiquement pour une clocharde si tu fais ça, il y a

²² SIMMEL G., 2003, *Le conflit*, Belval, Editions Circé

un côté intrigué où tu sors de la norme un peu quand tu fais ça. Tu le vois dans le regard des gens. » (Jade, 27 ans, à la recherche d'un emploi, Paris 18^{ème})

Tous les enquêtés ont évoqué cet aspect de la récupération. On peut en effet penser que cette pratique n'étant pas instituée, il n'y a pas vraiment de statut à récupérer des choses dans la rue. Les regards des personnes peuvent donc être perçus comme curieux, interrogateurs, parfois aussi moqueurs, ou supérieurs. En effet, s'agissant de choses mises au rebut, la norme sociale joue et le fait de prendre des choses que d'autres ont jeté peut donner un sentiment d'infériorité au récupérateur.

Il faut rappeler qu'il s'agit de perceptions des récupérateurs qui projettent ainsi cette norme sociale, qu'ils ont aussi intégrée, sur les passants. On peut voir dans cet extrait que le regard n'est pas réellement caractérisé, il est "lancé » :

« Ce que je n'aime pas c'est le regard des gens quand je chine dehors, qu'il y a un tas et que je chine un sac, et le regard des gens qui passent et moi je suis accroupie ; ce regard lancé, presque à se retourner. Donc je ne le regarde plus le regard, je regarde leur pas passer mais pas eux. Des fois des enfants disent "tu as vu la dame elle fouille dans la poubelle !" Je dis "elle récupère dans la poubelle parce qu'elle récupère pleins de trucs chouettes, même des jouets parfois." Ils font des yeux ronds. » (Lila, 30 ans, artiste sculpteur, Paris 12^{ème})

Le fait d'être regardé semble dès lors faire écho à un sentiment de culpabilité de faire quelque chose que l'on n'a pas le droit de faire car c'est "hors norme" ou qui donne une image sociale que la personne ne voudrait pas que les gens aient d'elle, comme le fait d'avoir l'air « *d'un clochard* » ou « *d'être trop pauvre pour ne pas pouvoir s'acheter ce qu'on veut* ». Cette pratique qui n'est pas habituelle aux yeux des gens dans la rue est donc intrigante. Il n'est pas fréquent de voir quelqu'un accroupi dans la rue en train de fouiller quelque chose.

Parfois c'est la peur d'être en faute qui entraîne un sentiment de culpabilité :

« J'ai d'abord regardé si personne ne me voyait, toujours coupable de piquer quelque chose à quelqu'un. (...) il n'y avait personne comme d'habitude, c'était moi qui me regardais en fait, je suis toujours inquiet qu'il y ait quelqu'un qui m'ait vu, alors qu'en fait tout le monde s'en foutait. [Pourquoi tu étais inquiet ?] Ça correspond à ma névrose, j'ai toujours peur d'être surpris, en flagrant délit d'avoir fait ce qu'il ne fallait pas faire. » (Laurent, 61 ans, psychiatre, Vincennes)

Ce verbatim montre bien que le rapport à la "faute" est d'abord personnel, puis projeté sur les autres.

Le rapport au regard des propriétaires est aussi parfois évoqué. Il est à noter que celui-ci a d'avantage lieu en zone rurale où les objets sont déposés devant la propre maison des jeteurs, quand en ville ils sont déposés au bas des immeubles de façon anonyme (voir partie sur le débarrasage des objets). Même si le jeteur passe au moment où un récupérateur prend son objet, le récupérateur ne sait pas que les objets étaient à lui.

En zone rurale, les jeteurs abordent les récupérateurs pour leur dire que les objets ne valent rien, ou parfois pour leur demander ce qu'ils cherchent. Un récupérateur a alors vu un jeteur chercher avec lui pour voir s'il y avait ce dont il avait besoin.

Le regard des jeteurs peut être perçu comme négatif lorsque ceux-ci ont peur que les récupérateurs dérangent le tas devant chez eux et qu'ils soient ensuite accusés. Dans ce cas, ils peuvent être dissuasifs et exercer un fort contrôle social.

On peut penser que le rapport au contrôle social est d'avantage axé sur les propriétaires en campagne, et d'avantage sur les passants en ville. En effet, aucune gêne face au regard des passants n'a été évoquée à la campagne et aucune gêne liée au propriétaire n'a été évoquée en ville.

Afin de parer à la contrainte de la norme sociale perçue dans l'attitude des passants ou des jeteurs, les solutions des récupérateurs peuvent être de ne pas prendre en compte ce regard en se persuadant eux-mêmes du bien fondé de leur acte. Ils essaient de se rappeler que s'ils osent maintenant, ils pourront ensuite avoir l'objet chez eux. Par rapport aux jeteurs qui semblent réfractaires, les récupérateurs peuvent se dire que la loi est pour eux. La gêne qui peut exister est annulée lorsqu'une complicité s'engage au cours d'une discussion sur l'état des objets par exemple. Le récupérateur sent alors l'approbation du jeteur qui le rassure. Certains récupérateurs ont même évoqué avoir été gênés de ne rien prendre dans un tas alors que le propriétaire les regardait. On voit que le regard des jeteurs a une influence sur la pratique des récupérateurs.

Enfin, une autre solution consiste à différer leur récupération en revenant plus tard, avec le risque de laisser passer l'objet :

« On avait tendance à sortir plutôt le soir. [Maintenant aussi ?] Non. Ce qui m'a guéri c'est que quand je revenais, des fois l'objet n'était plus là. Je me suis dit tu es trop con, fais la démarche, vas le chercher et basta. Et je revenais avec. » (Gérard, 62 ans, retraité, Chandai)

Ainsi, le "ratage" de l'objet est bien souvent un moteur au fait de moins porter attention au regard des autres. Beaucoup de récupérateurs ont eu surtout des problèmes avec le regard des

autres au début de leur pratique et au fur et à mesure qu'ils trouvaient des choses intéressantes, et après quelques "ratages" d'objets, cette attention s'est amoindrie.

b) Les normes implicites de propreté

Enfin, dans la recherche d'objet dans la rue, tous les lieux ne sont pas perçus comme des endroits où récupérer des choses. Tout d'abord, il a été intéressant de voir que les objets ramassés ne sont pas perçus comme des déchets par les enquêtés. Aucun d'entre eux n'a évoqué ce terme ou une idée similaire. C'est par rapport au regard des autres que les objets peuvent être nommés ordures, « *Les autres doivent penser elle fouille dans les ordures* », mais pour eux, il ne s'agit donc pas de déchet, pas de choses à jeter.

En revanche chaque enquêté a ses propres limites des lieux où il accepte de récupérer en fonction de ses critères de propreté. On peut donc voir qu'il y a différents stades permis de propreté.

On a des enquêtés qui pouvaient passer des heures sur des tas d'ordures (décharges) pour trouver des objets, équipés de bottes et de gants (Il ne s'agit plus d'une pratique actuelle car les décharges ne sont plus accessibles au public) :

[Tu faisais toujours un tour sur le tas d'ordures quand tu allais dans ta maison ?] *oui c'était tout obligatoire. J'y allais à peu près tous les jours, j'étais accroc.* [Comment tu décides que tu t'arrêtes ?] *Quand je commence à en avoir marre. J'étais increvable, je pouvais rester des heures. Je pouvais rester 3-4 heures. Et puis c'est quand j'avais faim. Au bout d'un moment tu es fatigué, il y a l'air et ça pue.* » (Laurent, 61 ans, psychiatre, Vincennes)

Pour cet enquêté le fait d'être dans la saleté est synonyme de trouver des choses intéressantes. Il a mis en place des stratégies pour se protéger et il peut y rester longtemps. On peut penser que c'est aussi le côté "sauvage" de ce milieu hostile qu'est la décharge qui l'attire car il a souvent évoqué ce mot dans son discours en disant qu'il « *aimait les débarras sauvages de Montreuil* », ou « *le côté sauvage des hommes qui tuent des rats sur les décharges* ».

D'autres enquêtés ne vont pas sur les décharges mais acceptent de récupérer des objets à l'intérieur des containers verts ou dans des bennes. Ils peuvent aller jusqu'à entrer dans le bac pour aller chercher un objet qui les attire. J'ai pu voir au cours d'une observation à La Ciotat un enquêté trouver dans un container de poubelle un appareil DVD qui fonctionnait. Bien que la loi interdise de mettre des objets dans les containers à poubelle, ces enquêtés savent que la

poubelle peut renfermer des choses de valeur qui ne sont pas visibles. Ils ont acquis l'expertise de savoir reconnaître des sacs noirs qui contiennent des objets matériels, au toucher, en faisant attention de tâter doucement pour éviter de se blesser avec des choses qui pourraient couper. Cependant, même pour ces enquêtés, le fait d'ouvrir des sacs poubelles pour fouiller dedans reste rare. Ils ouvrent seulement les containers et regardent s'ils voient des objets visibles posés à l'intérieur.

Enfin, pour un dernier type d'enquêtés, qui sont aussi accros des encombrants, le fait de soulever un couvercle de poubelle est impensable. Les enquêtés font ainsi bien la différence entre les objets déposés sur le trottoir ou à côté des poubelles et ce qu'il y a dans les poubelles :

« Non les encombrants pour moi c'est des objets, ce n'est pas sale, peut-être un peu poussiéreux, un peu gras. Par contre, les ordures ménagères qu'il y a dans les containers, ce n'est pas crade mais en général ça sent mauvais, tu as le jus de poisson qui a coulé sur le sac, je ne vais pas fouiller dans un truc comme ça, puis il faudrait ouvrir le sac, le déchiqueter, je ne touche pas à ça. » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

« Ca reste quand même rare que je fasse les poubelles à proprement dit, en fait je n'ouvre jamais une poubelle pour voir ce qu'il y a dedans, dans un container pour le coup j'ai peur que ça soit sale. » (Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

« Je n'aurais jamais l'idée de soulever un couvercle de poubelle. C'est les ordures ménagères, alimentaires, c'est caca. Ce qui est posé à côté ce n'est pas les poubelles. » (Romain, 30 ans, étudiant en photographie, Aubervilliers)

Ainsi pour ces trois récupérateurs "accros", il ne semble pas pensable de prendre dans les poubelles car cela paraît plus sale. Cette attitude peut être expliquée par le fait que les objets sont rarement mis dans les représentations dans les containers verts qui sont réservés aux autres ordures ménagères comme les déchets alimentaires ou les emballages. Ceci peut sembler aussi lié à la loi qui interdit de jeter des objets dans les bacs verts.

Ainsi, même s'ils voient quelque chose dépasser du bac, ces enquêtés n'ouvriront pas, le bac étant associé à ce qui est vraiment au bout de la chaîne, avec des choses non récupérables. Par ailleurs, le fait que les objets soient à l'air libre, visibles, semble rassurer par rapport à la paroi verte enfermante de la poubelle, dans laquelle on ne voit pas ce qui se passe et dans laquelle on peut avoir l'impression que les objets ont "macéré" dans des choses qui les ont salis.

Il est donc intéressant de voir que les objets encombrants déposés hors de ces bacs ne sont pas perçus comme des ordures mais comme des objets. Ils ne sont pas appelés ordures ou détritiques mais sont appelés par leur nom d'objet : un canapé, une casserole...

On a donc pu voir que la recherche d'objets pouvait être ressentie comme positive, les enquêtés y voyant un moment expérientiel intéressant, tel que la recherche d'objets cachés, la pensée de découvrir quelque chose de merveilleux dans des choses abandonnées. Ils ont pu développer dans leur pratique un certain nombre de stratégies, qui leur permettent de mieux maîtriser le monde assez étonnant des objets jetés ; étonnant car les choses sont parfois, selon les enquêtés, de très bonne qualité, et apparaissent comme des objets de valeur qu'ils ne voudraient surtout pas laisser dans la rue.

La quête d'objets apparaît donc dans un premier temps comme une motivation en soi de la pratique de récupération. Le fait de chercher et de découvrir un objet donne à celui-ci une dimension différente d'un objet qui aurait été acheté, notamment dans les logiques d'amusement et de mérite qui sont à l'œuvre. La quête d'un objet, qui peut être enchantée lorsque l'objet trouvé est vu comme « un cadeau de la rue », permet aussi de mettre à jour des contraintes qui entrent en compte dans le fait de récupérer dans la rue, notamment avec le contrôle social à l'œuvre et les rapports avec les autres acteurs (récupérateurs, gardiens, jeteurs, éboueurs) qui obligent à aller vite dans un contexte où l'objet est là de façon très éphémère et peut être prisé.

Dans le dernier chapitre, nous avons fait un focus sur un type de récupération particulier, la récupération d'objets utilitaires/ fonctionnels. Lorsque les biens récupérés le sont dans un but utilitaire, c'est à dire des objets ramassés car ils peuvent remplir une fonction pratique avant d'avoir tout autre caractère, on a pu mettre en évidence un mode de récupération qui s'apparente à une forme de consommation normalement évoquée dans le cadre des achats marchands. C'est de ce type de récupération que nous avons voulu parler dans cette dernière partie.

IV. L'exemple de la récupération d'objets utilitaires. Les logiques d'action, les similarités avec l'acte d'achat, la construction sociale et individuelle autour de la récupération

Les objets qui peuvent être jetés dans la rue et ramassés par des récupérateurs peuvent être de toute sorte. Comme nous venons de le voir, cette dernière partie va s'attacher à l'étude de la récupération des objets fonctionnels, utilitaires, c'est à dire qui sont récupérés dans le seul but d'être utiles à un moment donné de manière pratique aux enquêtés.

Nous avons voulu mettre en avant ses caractéristiques et son fonctionnement et montrer ses similarités avec l'acte d'achat, c'est à dire comment la récupération apparaît pour certains comme un système d'approvisionnement informel, parallèle, qu'ils utilisent facilement pour les objets utilitaires, ce qui est apparu comme un des principaux résultats de l'enquête. Il faut ici préciser que ce résultat concerne uniquement les récupérateurs d'objets fonctionnels, ce qui explique le fait que nous ayons centré la dernière partie sur eux.

Nous allons voir quelles sont les logiques d'actions de la récupération d'objets utilitaires afin de comprendre ce qui pousse les personnes à récupérer ce type d'objets, quelles sont leurs pratiques et en quoi on peut dire que la récupération s'apparente à la notion de consommation, et enfin quels sont les mécanismes sociaux qu'elle engendre.

A. Des combinaisons de logiques économiques, éthiques et de "légitimité"

Ainsi, le fait de penser à aller s'approvisionner aux encombrants pour des objets dits utilitaires ou fonctionnels a commencé comme nous l'avons vu par la découverte que ceux-ci étaient disponibles. Face à l'existence d'objets jetés par d'autres mais qui ont pour soi une valeur d'usage, certains enquêtés s'approvisionnent régulièrement en produits des encombrants.

Les logiques qui poussent les personnes à agir ainsi sont en revanche assez diverses. Le fait de pouvoir avoir des objets de cette manière peut entrer dans des démarches économiques, politiques, pratiques, situationnelles, environnementales ou bien encore de légitimité.

1. Le facteur économique : une combinaison de logiques

Le facteur économique a été beaucoup évoqué par les enquêtés qui font ce type de récupération. En effet, ils ont commencé pour pouvoir se meubler à bas prix dans leur premiers logements autonomes et, comme il s'agit généralement de jeunes enquêtés, ils sont toujours dans une période où avoir des objets fonctionnels gratuits est avantageux pour eux. Ainsi, certains sont étudiants et n'ont pas de grosses rentrées d'argent :

« [C'est un choix ou plutôt une nécessité de ne pas acheter?] *Il y a un peu de la nécessité parce que je n'ai pas des gros revenus.* » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

Cet enquêté a 900 euros par mois d'allocation (des Assedic) avec 450€ de loyer, ainsi il ne peut pas vraiment s'acheter des choses qui lui plairaient plus mais qui sont trop chères. Certains meubles ne seraient donc pas récupérés s'il lui était plutôt possible de les choisir :

« *Si j'avais vraiment pleins de tunes, j'achèterais pleins pleins de meubles en magasins. Des petits magasins "meubles à l'ancienne", vieilles bibliothèques, le bois un peu beige, mais un meuble tu en as pour 700, 2000€, des prix impossibles. Mais donc si j'avais le choix et que j'étais riche il y a des trucs que je ne récupèrerais pas aux encombrants et que j'achèterais.* » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

On voit que la logique à l'œuvre est la logique économique sous contrainte financière, avoir des meubles gratuits puisque de toute façon, on n'a pas assez d'argent pour se payer ceux que l'on voudrait vraiment. Mais on peut voir que chez ces enquêtés, le choix de prendre un objet de la rue reste tout de même un choix qui consiste plus à profiter d'une opportunité que par réelle nécessité financière :

« *(Le clic clac) C'était pour m'en servir, je n'avais pas les moyens de m'acheter un lit, enfin j'aurais peut-être pu, mais ça m'aurait fait chier, sachant que je pouvais en avoir un gratuit. Je ne suis pas difficile dans le choix des meubles.* » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

Ainsi, ce qui rassemble les enquêtés qui font de la récupération « fonctionnelle » est que les objets qui sont à but fonctionnels le restent. Si un objet de la rue peut remplir un but fonctionnel, il est considéré comme étant très utile, peu importe sa provenance.

Par ailleurs, le fait d'avoir un objet récupéré et donc gratuit ici a d'autres avantages que le seul fait de remplir une fonction.

a) La logique de personnalisation

Certains enquêtés ont besoin de choses précises, soit car leur habitat est particulier, soit par volonté de personnaliser leurs logements.

Ainsi, pour cet enquêté qui vit dans un camion, l'acquisition d'un lit nécessitait de toute façon de devoir le bricoler, le réarranger pour le faire à la bonne taille. Le fait d'investir financièrement dans un lit et de le refaire sans être sûr de son travail était un frein :

« [Tu en avais besoin du clic clac?] *Ça me faisait chier d'en acheter un et que ça ne marche pas, de le couper, qu'il ne supporte pas mon poids et qu'après il soit foutu. C'est tombé à pic. Il me sert toujours.* » (Ben, 25 ans, chauffeur routier, Saint Jean de Monts)

« *Les objets de brocante sont plus déco que fonctionnels, je ne les manipulerai pas, de peur de les casser je ferais attention. Alors que les objets des encombrants, ce n'est pas fragile, ce n'est pas catastrophique, j'en trouverai d'autres.* » (Ben, 25 ans, chauffeur routier, Saint Jean de Monts)

Ainsi, pour les enquêtés, l'objet pris dans un but utilitaire dans la rue est moins impliquant qu'un objet qui aurait été acheté : « *c'est peut-être inconscient, (mais) vu que la chaise a une valeur moindre, puisque des gens l'ont mise dans la rue, je peux me permettre de la rater par exemple, chose que j'aurais plus de mal à accepter si c'était quelque chose de neuf que j'avais vraiment acheté. Retaper, repeindre quelque chose de neuf, c'est beaucoup plus difficile psychologiquement que de le faire sur quelque chose qui a déjà été et qui était en gros voué à la poubelle, que tu as un peu sauvé.* » (Jade, 27 ans, à la recherche d'un emploi, Paris 18ème)

Lorsque les enquêtés ont envie de bricoler un objet, de le personnaliser, ils n'ont pas envie de le payer puisque de toute façon, ils vont le refaire. Dans les représentations, l'objet acheté neuf plait tel qu'il est, or certains enquêtés sont dans une optique de vouloir personnaliser leurs meubles et objets, ainsi l'achat ne constitue pas un attrait :

« [Le côté financier joue comment ?] *C'est te dire que comme tu aimes bien redécorer les meubles, et que de toute façon tu vas le relooker, si tu en achètes des tout neufs, tu as une double dépense. La notion d'argent rentre dedans, dans le choix de prendre des objets récupérés. [Du coup, tu as plus d'argent pour d'autres choses ?] Pour les loisirs, les achats de décorations comme des rideaux. Les économies, ce n'est pas pour le loyer, mon budget est séparé, j'ai compartimenté. Si après avoir payé toutes les charges je n'ai plus rien, je n'achète rien. Si j'ai de l'argent, je le mettrai plus dans de la peinture que dans un meuble, pour pouvoir le relooker.* (Delphine, 28 ans, adjointe administrative, Vitry s/ Seine)

Comme on peut le voir, le facteur économique peut jouer de différentes manières. Il peut y avoir d'avantage la notion de nécessité pour ceux qui ont de petits revenus, ou ceux qui travaillent de manière irrégulière et ont donc des postes de dépense plutôt limités : « *J'ai des fonds assez limités. Je gagne ma vie à un rythme saisonnier, c'est à dire que je gagne l'essentiel l'été et le reste de l'année je vis sur mes économies. Donc toutes les dépenses évitées, c'est mieux. (...) les sous que j'ai c'est pour le loyer, je dépense le minimum : bouffer, payer ma production de photos.* » (Romain, 30 ans, étudiant en photographie, Aubervilliers)

...quand pour d'autres il s'agit d'avantage de mettre son argent plutôt dans des loisirs :

« [Pourquoi c'est un avantage de ne pas payer ?] *Tu peux acheter des bouquins, aller à des concerts, acheter des CD plutôt qu'acheter des meubles.* » (Eddy, 41 ans, auteur, Paris 19^{ème})

On voit que chez tous ces enquêtés, récupérer entre dans une démarche choisie, qui permet de profiter d'une opportunité, d'avoir le mode de vie que l'on désire (travailler peu, sortir plutôt qu'acheter des meubles)

b) La logique transitoire : les "nomades"

Un peu à l'écart mais toujours dans l'idée de faire des économies et de ne pas investir dans des meubles neufs, un autre argument peut être avancé, celui des "nomades", une population spéciale qui trouve son compte dans ces objets gratuits car elle est régulièrement dans une optique de changer de logement :

« *C'était une évidence qu'on s'est dit on ne va pas acheter un sommier. On est souvent dans la question du provisoire. A Grenoble, j'ai déménagé trois fois, en Roumanie, j'ai eu trois appartements différents en trois ans, là à Paris, depuis 2005, trois quatre logements aussi. En plus il y a des perspectives de repartir à l'étranger. Chez mes parents, il y a des meubles qu'on a de partout, d'héritages. Je n'ai pas envie d'investir dans du meuble, d'ailleurs ce n'est plus un investissement, la plupart maintenant relève de la consommation. Quand mes parents achetaient un buffet en noyer, les meubles anciens ça ne décote pas, mais quand c'est un clic clac conforama, ça ne survit pas à un déménagement. Celui que j'ai acheté dans le 3^{ème} appartement à Grenoble, je l'ai acheté neuf et il a fini à la poubelle. Ça ne dure pas longtemps.* » (Romain, 30 ans, étudiant en photographie, Aubervilliers)

On peut ici rappeler que « le déménagement (...) serait constitutif de la construction identitaire et de la socialisation des jeunes. L'instabilité résidentielle participe de l'instabilité

des comportements et des pratiques observables pendant cette période (...). »²³ Ainsi, Romain « est représentatif de cette catégorie de " personnes nomades" » au même titre qu'un jeune qui témoigne dans le même ouvrage comment il « pense les objets qu'il s'achète en fonction de son mode de vie » et qui souligne : « L'aspect déménagement, c'est toujours quelque chose que j'ai en tête, dans le sens où j'essaie d'acheter le moins de meubles possible (...). Le déménagement fait partie des choses auxquelles je pense au quotidien »²⁴.

Comme lui, notre enquêté semble penser aussi beaucoup à l'aspect déménagement dans son choix d'acquisition de meuble. On peut émettre l'idée que le fait de pouvoir avoir des meubles par récupération participe à la construction identitaire de ce jeune, au travers de ses multiples déménagements. En effet, une de leurs proches m'a précisé qu'elle ne voyait pas Romain et son amie aller dans un magasin de meubles et acheter des meubles, que cela ferait trop " installation".

Le meuble récupéré peut donc apparaître comme un signe d'une volonté individuelle de ne pas "vraiment" s'engager. Le fait de ne pas investir financièrement et de prendre des meubles sans attache permet de ne pas se sentir trop fixés, de se sentir plus libre.

c) La logique de changement de meubles

On peut voir cet aspect dans une dernière nuance de l'aspect économique, qui est celle de pouvoir satisfaire par la récupération son désir fréquent de changement de meubles :

« Mes potes quand ils viennent, ils savent qu'il y a toujours quelque chose de nouveau, ou qui a bougé. Ils savent comment je suis. [Le fait de récupérer ?] Je le revendique haut et fort. » (Delphine, 28 ans, adjointe administrative, Vitry s/ Seine)

Pour cette enquêtée, il y a souvent un désir de refaire toute sa décoration, elle peut donc ne plus avoir besoin d'un meuble récupéré qui l'encombre, ou moins l'aimer et le remettre dans la rue, pour en chercher un autre. Nous verrons cela plus loin dans le chapitre sur les pratiques liées aux objets fonctionnels.

Ainsi, on peut penser que la récupération peut permettre aussi à certains enquêtés de pouvoir changer fréquemment de meubles.

On peut aussi se dire que cela permet à certains de ne pas vraiment s'engager dans un goût car c'est le meuble qui les a choisis et non pas eux. Si l'on reprend l'expression évoquée dans

²³ DESJEUX D., MONTJARET A., TAPONIER S., 1998, *Quand les français déménagent : circulation des objets domestiques et rituels de mobilité dans la vie quotidienne en France*, Paris, PUF, p.174

²⁴ Op.cit. p.91

l'ouvrage de Desjeux et al., « la jeunesse serait finalement une période sociale de zapping »²⁵. Le choix d'un meuble que l'on garderait, avec un investissement financier n'est peut-être pas vraiment à l'ordre du jour à cette période où l'on n'est peut être pas sûr, où l'on veut essayer plusieurs choses avant de choisir. Le fait d'acheter ne permet peut-être pas autant de se débarrasser d'un meuble que l'on aimerait moins alors qu'un meuble récupéré peut l'être d'avantage.

D'autres facteurs que le facteur économique ont été évoqué par les enquêtes.

2. Le facteur éthique : l'acte militant et la visée politique de la récupération

Ainsi, dans la récupération d'objets à but fonctionnel, le facteur économique est toujours présent mais peut être compris de différentes manières. Nous avons vu qu'il pouvait se combiner avec des logiques d'action différentes. Mais parfois, la récupération d'objets fonctionnels n'a pas directement pour but de faire des économies financières par besoin, mais plutôt dans une visée politique.

Ainsi, une enquêtée est dans une démarche d'approvisionnement en objets fonctionnels aux encombrants pour elle et son entourage mais elle le fait d'avantage pour sauver des objets qui pourraient resservir, et ainsi ne pas acheter de nouveaux produits. Elle entre donc dans une logique politique visant à récupérer pour réutiliser des objets dans une visée de « sauvetage » :

« Dès que tu vois un objet, quand tu vois qu'il a réellement encore une valeur d'usage sur un trottoir, je me le dis forcément, c'est un gâchis phénoménal. » (Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

L'objectif est de faire resservir un objet qui peut être réutilisé et dont quelqu'un peut avoir besoin. La perspective est éthique dans le sens d'un respect du travail des personnes qui ont fabriqué l'objet, si standardisé et peu cher soit-il. Le but est donc de ne pas acheter de produits nouveaux dont la fabrication, le transport, le débarrasage coûtent de l'énergie lorsqu'on peut réutiliser des objets.

Le rapport au facteur économique est que cela entraîne des économies, et que de nouveaux produits ne sont pas achetés. Cependant le but n'est pas d'accroître son pouvoir d'achat mais d'avoir besoin de moins pour vivre, de travailler moins dans une perspective de décroissance.

²⁵ DESJEUX D., MONTJARET A., TAPONIER S., 1998, *Quand les français déménagent : circulation des objets domestiques et rituels de mobilité dans la vie quotidienne en France*, Paris, PUF, p.174

Nous verrons dans les pratiques dans quelle mesure la récupération peut apparaître comme un acte engagé pour cette enquêtée. Ses préoccupations vont par ailleurs aussi dans le sens de valeurs environnementales.

a) La logique environnementale

La logique environnementale est liée à la pratique de Nathalie. Ce qui compte aussi est de créer moins de déchets pour une planète qui en est déjà bien trop remplie. Ainsi, ce verbatim reflète bien la pensée de cette enquêtée :

« [Tu penses à quoi quand tu vois des objets dans la rue?] *A sauver l'objet, le travail humain, économiser des déchets en moins pour la planète ; c'est un déchet en moins qui finit à la décharge. Personne n'a envie d'une décharge près de chez soi, si on fait pleins de déchets, il faut penser. C'est caractéristique de notre société, on pense que les trucs sur le trottoir disparaissent tout seuls. En plus si on donne un objet à quelqu'un, il en a un usage et il l'aurait acheté si on ne lui avait pas donné ; on respecte la production des objets, la consommation de matières premières, l'énergie, le travail humain. C'est tout ça d'économisé. A un bout, il y a les choses mises à la poubelle, les gens imaginent que ça se volatilise. A l'autre, on puise les ressources, l'énergie comme si c'était infini, ce n'est pas si simple. En plus il y a la notion de travail humain, quand quelqu'un jette un objet à la poubelle, cet objet quelqu'un l'a fabriqué, ce travail on le fout à la poubelle, on le détruit. Ça me fait penser à un texte d'Alphonse Allais, un homme ramasse une aiguille, s'il ne l'avait pas ramassée, elle se serait oxydée. Les gens qui l'ont fabriquée, si elle est jetée, il faut en fabriquer une autre. Sans respect on bazarde. Ce qui est aberrant, c'est que dans cette société de consommation c'est logique de jeter pour acheter, et donc augmenter le travail à fournir. Ce n'est le rêve de personne de travailler plus inutilement, pour que ce soit jeté à la poubelle parce que ce n'est pas cher. Comme le fauteuil jaune, c'est hallucinant, les trucs Ikea qu'on trouve, c'est caractéristique que les gens jettent les premiers prix très facilement. Ce qui est acheté pas cher, ce sont des choses jetables. C'est hyper dévalorisant, si on respectait l'objet, on n'aurait pas à en fabriquer d'autres. Pour moi, ça s'inscrit dans une logique politique, une vision globale de la société, je suis critique de la société de consommation. Importer des objets de l'autre bout de la planète, ça use du carburant, c'est de l'exploitation dans le travail à l'autre bout de la planète, des conditions de travail, je n'ai pas envie de cautionner ça. Ce que je récupère je n'ai pas besoin de l'acheter.* » (Nathalie, 30 ans, contrôleuse aérienne, Antony)

Dans la même optique que les enquêtés qui prenaient des meubles aux encombrants pour « s'essayer » gratuitement, cette enquêtée prend des choses aux encombrants pour s' « essayer » sans dépenser de matières premières :

« *Ce qui est bien avec les objets des encombrants, c'est que je n'aurais jamais acheté de matières premières neuves ou acheté des choses pour faire un four solaire, je*

connais mes compétences en bricolage. J'étais convaincue que je ne me servais pas quotidiennement d'un four solaire. Et de plus je ne me serais pas autorisée à utiliser des matières premières pour faire un "gadget". Même si ça m'a beaucoup amusé, je n'aurais pas pris le risque de gâcher des matières premières neuves pour ne pas aboutir. Et le fait que ce sont des matières qui vont à la poubelle... » (Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

Si la logique environnementale est présente dans le discours de cette enquêtée, elle n'a en revanche pas été beaucoup évoquée par les autres. Ceci est intéressant car le départ de cette étude était lié à l'intérêt pour ces objets en tant que déchets pour l'environnement. Et il est apparu que les objets en question n'étaient pas perçus comme des déchets et que la démarche de récupération était d'avantage économique et ludique qu'à visée de protection environnementale. Elle est apparue néanmoins dans le discours de certains enquêtés comme un facteur qui entraine en jeu dans la volonté de récupérer, mais d'avantage dans le sens d'une justification de la pratique.

Il y a d'autres facteurs qui motivent la pratique en premier comme la logique économique. La logique environnementale apparaît d'avantage comme une résultante que comme étant un moteur à l'action.

3. La logique de "légitimité"

Cette logique consiste à se dire que ce que l'on fait n'a rien de négatif, que l'on entre simplement dans une logique de bon sens de récupérer ce qui peut l'être :

« Il y a des trucs honteux sur la terre et faire les poubelles, on a appris que c'était honteux dans notre société civile. Si tu manges des choses que tu as récupérées dans les poubelles, c'est un problème, si tu récupères des trucs, c'est que tu as une intelligence. [Une intelligence pour quoi ?] Une intelligence pour recycler. On est tous un grain de sable sur la planète. Ne pas jeter inutilement, c'est une preuve d'intelligence et l'autre c'est de l'égoïsme. Quand je fais les poubelles je n'ai pas l'impression d'être plus con qu'un avocat qui plaide pour un assassin. Il est plus hypocrite que moi. » (Pierrot, 49 ans, photographe, La Ciotat)

B. L'état des objets

Lorsqu'on récupère un objet pour qu'il soit utile, il faut qu'il puisse l'être. Concernant les objets fonctionnels, ils sont globalement toujours en assez bon état lorsque les personnes les prennent :

« [Tu peux me parler des objets de cette véranda que tu as ramassé toi ?] Cette bassine là est en parfait état, il n'y a rien à redire. C'est vachement triste de jeter ça à la

poubelle, c'est tout à fait similaire à ce qu'on trouve dans les magasins » (Nathalie, 30 ans, contrôleuse aérienne, Antony)

« Pour les trucs utiles où vraiment tu as besoin sur le coup, tu regardes si vraiment ils vont t'être utiles ; tu fais plus attention. Parce que si tu le prends et qu'il est cassé ou qu'il ne marche pas, il n'est plus utile. Il faut qu'il soit utile immédiatement parce que tu en as un besoin. » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

Cependant, le fait de devoir bricoler ou réparer les objets entre en ligne de compte pour les récupérateurs et ne les dérange pas, mais les réparations sont en général peu importantes à faire, les enquêtés n'ayant pas toujours les compétences, le matériel ou les lieux de stockage pour bricoler.

Concernant l'aspect esthétique des objets, il n'apparaît pas important lorsque la récupération est dans une perspective de fonctionnalité:

« Le but 1^{er} c'est que ce soit fonctionnel, pas forcément joli, limite je bricole après. » (Ben, 25 ans, chauffeur routier, Saint Jean de Monts)

« [Ta copine était d'accord que vous ayez pleins d'objets récupérés dans la maison ?] Oui même si c'était moche tant pis, le but c'est la fonctionnalité et l'économie. » (Ben, 25 ans, chauffeur routier, Saint Jean de Monts)

Ainsi, lorsque un objet est récupéré dans l'optique d'être avant tout fonctionnel, le choix ne se fait pas en fonction du critère esthétique mais en fonction du critère d'"utilisabilité". Une chaise récupérée par besoin matériel doit surtout être utile, solide et confortable, et pas nécessairement jolie.

On peut voir ainsi dans quelles optiques sont les personnes qui récupèrent de cette façon. Après avoir exposé leurs logiques d'action, il s'agit de montrer comment cela se concrétise dans la pratique. A travers l'acquisition, l'usage et le "débarassage" des objets, nous allons nous interroger sur la manière dont on peut qualifier cette récupération qui est la leur, et voir si on peut ainsi alimenter notre définition du fait de récupérer.

C. Un système d'approvisionnement « parallèle » : aller faire "ses courses" aux encombrants

L'examen de la récupération d'objets fonctionnels nous a permis de mettre en évidence une attitude de récupération comparable à un acte d'approvisionnement, comme celui qu'un

individu pourrait décrire lorsqu'il va dans un magasin. Nous avons pu voir que certains étapes décrites, le vocabulaire employé, mais aussi l'attitude face aux objets, l'attitude de récupération peuvent être vraiment rapprochés d'un comportement de consommateur au sens où on l'entend normalement dans le cadre plus institué et reconnu de l'achat marchand.

1. La mobilité vers le lieu en fonction d'un besoin "utilitaire"

Ainsi, certains enquêtés qui ont découvert la possibilité de trouver des choses intéressantes aux encombrants vont s'y servir lorsqu'ils ont besoin de choses qu'ils savent pouvoir trouver. Nous avons vu dans le chapitre sur la recherche d'objet que la particularité de la quête d'encombrants était son caractère aléatoire. Si on utilise dès à présent la comparaison avec l'acte marchand afin de faire émerger les similarités, on peut parler d'offre et de demande pour signifier d'un côté les objets disponibles et de l'autre les récupérateurs qui viennent les chercher. Ce qu'on peut observer ici est une offre non maîtrisable (on ne sait jamais ce qu'on va trouver) face à laquelle se développe néanmoins une demande d'objets réelle, c'est à dire que les enquêtés vont aux encombrants pour chercher un objet précis.

Il est, selon les enquêtés, des objets fonctionnels (chaises de bureau, écrans d'ordinateurs, bassines...) qui sont assez facilement trouvables. Ainsi, on peut découvrir une première étape qui consiste à aller chercher un objet particulier que l'on veut non pas en magasin mais dans la rue et à adopter pour cela un comportement de recherche précis :

« Dès que tu as besoin d'un meuble, besoin de quelque chose, déjà tu cherches un peu plus, tu te casses plus la tête. (...) Je voulais absolument des chaises donc on a fait un peu toutes les rues de Saint Jean pour trouver, une fois qu'on les a trouvées, notre objectif était atteint, donc le reste était du bénéfice. C'était le petit plaisir. » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

Ils mettent en place comme on l'a vu des circuits afin de ratisser le plus de rues possibles et se donner d'avantage de chances de trouver leur bonheur. La recherche est parfois longue pour ces enquêtés :

« C'est systématique quand je cherche, pour la table de la salle à manger, je les ai fait très régulièrement. (...) [En combien de temps tu les as eues ?] J'ai commencé en février, je les ai trouvées en juin, juillet. » (Delphine, 28 ans, adjointe administrative, Vitry s/ Seine)

On peut voir une persévérance à l'œuvre dans la recherche d'un objet que l'on désire. Cela montre la motivation des enquêtés pour trouver un objet plutôt que de l'acheter. Pour cette enquêtée, la table n'était pas d'un nécessaire absolu, elle pouvait l'attendre. La recherche

semble ainsi, comme nous l'avons vu, entrer dans un jeu qui ne se termine que lorsque l'objet a enfin pu être trouvé.

Il s'agit donc de biens qui ne font pas l'objet d'un besoin urgent ; parfois les enquêtés savent qu'ils peuvent trouver un objet dans un certain laps de temps :

« Une fois ma femme a dit j'ai besoin d'un couteau électrique. Je fais attention s'il n'y en a pas, souvent je le trouve. [Dernière fois que tu cherchais quelque chose et que tu l'as trouvé ?] Je cherchais un morceau de cafetière électrique, le bol, ce qui propulse l'eau dans le café. En cherchant bien, dans les deux mois qui suivent, on le trouve. » (Yves, 50 ans, enseignant retraité, Amiens)

« Ça me fait(...) me dire que dans ce monde d'opulence, il n'y a qu'à se baisser et ramasser ce qu'on a besoin. Il ne faut pas être pressé, ça dépend de ce que c'est, des fois il faut des délais de quelques mois à un an pour le trouver. » (Nathalie, 30 ans, contrôleuse aérienne, Antony)

Ainsi, ces personnes montrent et revendiquent que parfois ce dont elles ont besoin se trouve relativement facilement gratuitement dans la rue, dans les encombrants des personnes. Cette découverte les amène désormais à penser les objets encombrants comme une source d'approvisionnement qui peut même répondre à un besoin d'objet précis. Ceci nous fait nous interroger sur la surproduction et la surconsommation qui existe dans nos sociétés qui entraînent le remplacement et le rejet – semble-t-il fréquent – d'objets qui ont encore une valeur d'usage.

2. L'enchantement de la "récup"

On peut pour nuancer un peu ce propos se demander ce qui joue sur le fait de trouver ainsi ce que l'on cherche dans la rue. La quantité des objets jetés dans la rue est peut être plus importante, mais on peut aussi voir un effet d'attention aux objets. Lorsque les personnes ont besoin de quelque chose, leur attention va d'avantage se focaliser sur ces objets si elles les voient dans la rue. Ceci se traduit dans le discours des enquêtés par un enchantement des objets trouvés et l'évocation d'une sorte de "pensée magique": *« Au bout d'un moment, quand tu commences à vouloir quelque chose, étrangement peu de temps après je vais le trouver. (...) Instinctivement tu as l'œil pour trouver ce que tu veux, c'est bizarre mais c'est réel. »* (Lila, 30 ans, artiste sculpteur, Paris 12ème)

On peut penser que trouver ce qu'on cherchait est lié d'abord à une capacité personnelle d'observation :

« J'ai les yeux qui regardent de tous les côtés. Il y en a qui disaient dans une émission sur la chance que ceux qui avaient de la chance étaient ceux qui arrivaient à regarder et analyser plus rapidement que les autres. » (Gérard, 62 ans, retraité, Chandai)

Et par ailleurs que c'est le fait d'avoir l'objet dans un coin de sa tête, en mémoire, qui fait qu'on va d'avantage voir cet objet si on le croise. On peut lier ce phénomène à celui qui consiste à entendre parler de quelque chose pour la première fois, ou y être sensibilisé d'avantage et à en entendre ensuite parler très souvent, alors qu'on ne l'avait jamais remarqué auparavant.

Il y a ainsi une explication au hasard chanceux que peuvent ressentir certains enquêtés qui est finalement d'attacher de la valeur à quelque chose et donc d'y faire attention.

Cet enchantement de la trouvaille d'objet "à la demande" est un aspect qui plait aux enquêtés et en amène certains à envisager leur rapport à la consommation marchande différemment :

« Je ne commets plus un acte d'achat sans me demander si je peux l'avoir par récup. Par exemple l'interrupteur à pieds (qu'elle a trouvé alors qu'elle en avait besoin), c'est juste une question de regard, acquérir une capacité à voir que ce dont j'ai besoin est sous mes pieds. Les gens ordinaires, quand ils ont besoin, vont dans les magasins, ils n'ont pas l'idée de regarder autour d'eux, devant chez leurs voisins. » (Nathalie, 30 ans, contrôleuse aérienne, Antony)

La possibilité de trouver des choses fonctionnelles, qui lorsqu'elles ont peu de valeur sont jetées alors qu'elles peuvent encore être utilisées, mais dont les propriétaires n'ont pas envie de s'occuper, fait forcément voir différemment ces mêmes choses payantes dans un magasin. La possibilité pour certains enquêtés de trouver des choses intéressantes de cette manière a entraîné beaucoup moins d'achats de produits neufs.

On retrouve aussi la notion de regard, en leitmotiv, le fait de développer un regard différent sur les choses qui nous entourent, sur notre environnement.

3. Un autre rapport à l'achat

Ils proposent tous une autre vision de la réponse à un besoin matériel. Sous la pression d'une nécessité quelconque, de nombreuses personnes ont comme réflexe d'acheter l'objet neuf alors qu'il existe d'autres solutions.

Ce témoignage de Marc, qui a créé un site Internet de dons en ligne et de récupération donne une alternative au fait d'acheter ce dont on a besoin. Il fait une nuance très intéressante entre le fait d'avoir besoin de quelque chose matériellement à un moment X et le fait d'avoir besoin de le récupérer financièrement qui est très différent. Il montre que ce n'est pas parce qu'on récupère par "besoin" que c'est un besoin financier :

« Nous on est là pour créer un outil qui permet à des gens de se débarrasser de choses dont ils n'ont plus besoin, et à des gens qui ont besoin de récupérer ces choses qui serviront et n'iront pas en déchetterie. Je donne l'exemple du téléphone portable, quand on se le fait voler, qu'est-ce qu'on fait du chargeur ? Tout le monde dit je le mets dans un tiroir ; et dans cinq ans quand vous ouvrez le tiroir, plus aucun téléphone ne marche avec, vous le jetez ; aujourd'hui si vous le mettez sur un site de dons, il y a peut-être quelqu'un quelque part, dont le fil s'est cassé et qui, plutôt que d'aller racheter son chargeur à 30€, va être content d'en récupérer un pas loin de chez lui. L'objet fonctionne encore mais il m'est à moi inutile, et en face le récupérateur pourrait payer 30€ pour acheter, il n'est pas dans le besoin financier, mais il est dans le besoin de ce chargeur à ce moment là. J'ai horreur du terme écologique, c'est tellement à la mode. Mais c'est ça, c'est faire qu'au lieu de produire d'autres objets, de les vendre, il faut arrêter la consommation à outrance. » (Marc, webmaster d'un site de récupération sur Internet)

Par cette réflexion, il sépare la notion d'objet dont on peut avoir besoin de celle de valeur d'échange, monétaire qu'il endosse. Ce n'est pas qu'on ne veut pas le payer, mais c'est que l'on a besoin de cet objet, or quelqu'un d'autre l'a et n'en veut plus. Cela crée une pensée parallèle sur la valeur d'un objet hors de sa sphère marchande.

Il est intéressant de se dire que l'on peut parfois avoir besoin de quelque chose seulement pour quelques utilisations et que le besoin est donc ponctuel. Il pourrait alors exister d'avantage de solutions pour pouvoir obtenir des produits déjà usagés pour quelques utilisations, comme des services de trocs, ou de locations de petits objets.

D'autres alternatives sont évoquées par les enquêtés comme le fait de d'abord penser à acheter d'occasion avant d'acheter du neuf.

Cette première étape nous montre à la fois le potentiel que représentent pour certaines personnes les objets mis aux encombrants, et nous donne une autre vision de la consommation que l'on connaît normalement, où un besoin entraîne l'acquisition d'un bien par son achat ou par don lorsque cela est possible.

4. Une pratique individuelle mais collective

Un autre aspect qui peut faire penser à l'acte marchand est le fait d'acquérir un objet en se disant qu'il servira à telle personne, qu'il fera plaisir à telle autre. La pratique individuelle peut être collective dans la pensée du récupérateur, qui est alors comme la ménagère qui fait ses courses en pensant à son dîner, à tous les membres réunis autour, et à ceux à qui elle va faire plaisir par ses achats.

Ceci est bien exprimé par les enquêtés :

« J'ai déjà mes têtes au moment de récupérer » (Pierrot, 49 ans, photographe, La Ciotat)

« Dès que je ramasse, je sais si c'est pour moi ou pour donner. » (Nathalie, 30 ans, contrôleuse aérienne, Antony)

« Le plus souvent je n'en ai pas besoin (des choses que je prends) dans l'immédiat mais je pense pour les autres » (Ben, 25 ans, chauffeur routier, Saint Jean de Monts)

« [Pourquoi tu ne jetterais pas ce porte manteau que tu as récupéré ?] Je pense qu'à un moment, ça peut être utile à quelqu'un. Ça fait partie du plan de récupération, je me dis ça ce n'est pas pour moi, c'est pour untel. Comme la commande que m'a faite une amie qui m'a demandé un guéridon, je ne l'ai toujours pas trouvé. » (Elise, 38 ans, ingénieur du son, Paris 13^{ème})

On peut déjà voir dans cette première étape que la récupération d'objets fonctionnels est liée à soi mais aussi beaucoup aux autres. On se demande plus facilement de quelle manière un objet fonctionnel peut être utile à quelqu'un, qu'un objet plus affectif, esthétique que l'on va d'avantage garder pour soi. Cette différence sera à étudier dans une prochaine étude sur la récupération d'objets dans une dimension plus esthétique et affective qui permettrait d'élargir de manière intéressante notre visée de définition de la récupération.

5. Les commandes, les listes

Beaucoup d'enquêtés ont même comme nous venons de le voir des commandes de leur entourage. Les proches peuvent ainsi trouver la pratique amusante, sans savoir eux-mêmes trouver des objets, ou sans oser. Ceci montre en tous cas que chez ces récupérateurs, la pratique n'est pas cachée, mais valorisée.

Les commandes peuvent être données oralement ou sous forme de listes (qui peuvent s'apparenter à des listes de courses) :

« En général ils (collègues) sont d'accord sur le principe, les réactions sont variées. Ils disent quand même que certains trucs sont sales, ils ont peur. La plupart trouve ça bien, ça arrive qu'on me demande, on m'envoie des listes. Les gens ont des restrictions de différents ordres. J'ai une collègue, c'est les fringues. Je lui avais donné une malle ancienne et elle disait donne moi encore des trucs mais elle disait j'aime bien choisir mes fringues. Je lui ai dit : "même si je les prends dans les poubelles je choisis quand même". » (Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

6. Des objets en prévisions de besoins futurs

Si des enquêtés vont chercher des choses en fonction de besoins ressentis, d'autres vont même aux encombrants chercher des choses en prévision de besoins futurs.

« Je récupère des lampes halogène. Maintenant je n'en ai plus besoin, j'en ai une dizaine en stock. Quand j'en ai une qui est fatiguée, je la remplace par une autre, même avec un pied en bois, il y a pleins de solutions. » (Yves, 50 ans, enseignant retraité, Amiens)

Certains récupérateurs utilisent donc au fur et à mesure les objets trouvés dans la rue pour se meubler, s'équiper :

« Et les trucs en double, si je trouve une télé qui marche je vais la garder, comme ça quand la mienne sera cassée, je m'en fous, j'en ai déjà une de rechange, ça peut être aussi donc des objets de rechange. [Tu en as ?] J'ai ma télé, j'ai deux magnétoscopes, deux lecteurs DVD, trois clic clac. » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

Un phénomène est évoqué par les enquêtés. Les objets qu'ils trouvent ne sont pas toujours utilisés dans l'immédiat mais peuvent être stockés dans l'attente de servir. On a donc un double aspect : d'un côté une attitude qui consiste à se dire que ce dont on a besoin peut être trouvé dans la rue au lieu d'être acheté. D'un autre côté une logique d'accumulation qui pousse à prendre les objets alors qu'on ne sait pas encore si on va s'en servir. On peut donc mettre en évidence cette dimension d'accumulation dans la récupération de certaines personnes qui ne vise pas à répondre à un besoin matériel immédiat. Les objets, ainsi disponibles sans valeur d'échange entraînent chez les enquêtés une propension à prendre plus que ce dont ils ont besoin et semblerait exacerber leurs besoins de possession, d'appropriation matérielle qui sont souvent associés au comportement du consommateur à outrance dans nos sociétés d'abondance.

On peut déjà penser que cela répond dans une certaine mesure à un besoin inhérent de posséder, d'avoir. Celui-ci peut être lié à la notion de réassurance. Ainsi, O. Martin qui cite M. Halbwachs évoque que les objets matériels sont : « une société silencieuse et immobile qui

nous donne un sentiment d'ordre et de quiétude » : « les objets matériels avec lesquels nous sommes en contact ne changent pas ou changent peu, et nous offrent une image de permanence et de stabilité. »²⁶

On peut aussi relier cela à la notion de rareté, évoquée par Baudrillard²⁷. C'est le gâchis qui fait penser à l'abondance tandis que la conservation, la possession montre plutôt une angoisse du manque. Ainsi, on peut voir également dans ce comportement une possibilité de combler un manque, de défier la rareté.

Il est amusant de voir qu'un enquêté décrit d'ailleurs sa pratique comme une drogue dont le principe est de tenter de contrôler une peur du manque :

« C'est un peu comme une accoutumance, un plaisir de trouver. J'ai un vrai plaisir à repartir faire mon tour ; » (Pierrot, 49 ans, photographe, La Ciotat)

Pour cette enquêtée, le fait de "prendre" apparaît également de l'ordre du psychologique, de l'incontrôlable. Elle rapproche ce sentiment de celui à l'œuvre lors des promotions bi-annuelles des magasins. On peut voir que le parallèle est fait en fonction de l'esprit de faire la "bonne affaire" :

« C'est un peu l'esprit comme les soldes, tu vois quelque chose tu ne sais pas encore si tu vas le mettre ou tu ne vas pas le mettre, c'est tellement channé l'affaire que tu fais de payer 10€ quelque chose qui en vaut 70€ que tu le prends, tu ne te poses pas de question, tu le prends. C'est un peu le même parallèle qu'on pourrait faire. Là c'est un peu pareil, c'est une sorte de pulsion qui vient, tu vois le truc, tout de suite tu sens si c'est pourri ou pas, si vraiment il n'y a pas d'autres destinations que la poubelle ou s'il y a une autre étape avant et voilà, tu sautes dessus, et tu ne sais pas comment tu vas la ramener, mais tu vas la ramener. » (Jade, 27 ans, à la recherche d'un emploi, Paris 18ème)

La possibilité de ne pas se limiter fait que les gens peuvent prendre beaucoup, de tout, en se disant qu'ils décideront plus tard si cela leur plait ou pas, et sinon le remettre à la poubelle, comme on le verra tout à l'heure ; Il y a comme une excitation, un émerveillement enfantin à avoir accès à tous ces biens de plus ou moins bonne qualité, mais sans aucune contrainte financière, sans investissement. Ainsi, tout est « *bénèf* ». « *On gagne à tous les coups* » et il n'y a aucune limite puisqu'ils n'appartiennent à personne.

²⁶ HALBWACHS M., 1950, *La mémoire collective*, Paris, PUF

²⁷ BAUDRILLARD J., 1970, *La société de consommation*, Paris, Gallimard

Les enquêtés utilisent des terminologies qui connotent les lieux habituels d'acquisition, qui sont les lieux marchands. Une enquêtée évoque un évènement annuel qu'elle a vécu à Bruxelles et où les habitants mettent les objets qu'ils ne veulent plus dehors à la disposition de tous, appelle ça un « open supermarket ».

D'autres comparent cela à des marchés d'occasion :

« Avant je trouvais des petits objets, rien de prestigieux mais après quand il m'a parlé de la hi fi, de l'ameublement, du vrai meuble, je me suis dit c'est comme un marché parallèle, c'est comme d'aller aux puces, mais gratuit. » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

On peut donc penser que la pratique de récupération d'objets fonctionnels est un mode d'acquisition qui est devenu un mode d'approvisionnement, tel un marché informel, que l'on peut rapprocher de l'acte d'achat par ses étapes, parfois sa régularité et ses habitudes.

Ceci permet de s'interroger sur la place et le rôle de ces (nombreux) objets, considérés par certains comme des rebuts, qui deviennent pour d'autres une véritable offre de produits entraînant des comportements d'approvisionnement, dans notre société.

De plus, il y a une forme de "consommation" dans les rebus de la consommation. La société de consommation crée ces déchets, des objets mis au rebut alors qu'ils peuvent encore fonctionner, et il existe un second mouvement dans lequel des individus qui sont aussi des enfants de la société de consommation, nourrissent leur besoin de consommer, de posséder en récupérant ces objets dont l'acquisition est plus libre et sans contrainte financière.

7. Les limites des objets quotidiens récupérés : Le rapport aux normes d'hygiène ou de sécurité

Mais si les personnes peuvent prendre beaucoup aux encombrants, plus que ce dont elles se servent dans l'immédiat, il y a des choses qui ne sont pas prises. On peut voir que l'acte de récupération et l'acte d'acquisition marchande peuvent se rejoindre également dans le fait que les objets qui ne sont pas récupérés continuent donc à être achetés.

On ne se situe pas dans l'acte d'approvisionnement même par la récupération, mais à une de ses frontières, celle de la norme. Dans cette optique de récupération pour les besoins du quotidien, des limites liées aux normes implicites ont été évoquées. Ainsi, même pour les plus passionnés de récupération rencontrés, il y a toujours des choses qui ne sont pas récupérées

pour des raisons liées à l'hygiène et à la santé. Ce ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Les deux éléments qui semblent ressortir de ces dégoûts implicites sont le fait de prendre de la nourriture, qui n'a pas été étudié dans cette enquête, et les objets susceptibles de « putréfaction », comme les fauteuils, les matelas, les mousses, les poufs, les coussins, les vêtements intimes ou les chaussures. Ainsi, c'est le fait de ne pas voir ce qui s'est passé "dans" l'objet qui peut amener une peur.

Le fait de pouvoir passer un chiffon sur ou à l'intérieur de l'objet permet de le nettoyer facilement et de voir s'il y a de la saleté. Un matelas ou un pouf ne permettent pas cet examen attentif.

Ainsi, pour certains enquêtés le fait d'acheter du neuf pour un lit ou des vêtements est irrévocable quand pour d'autres l'opportunité de trouver des vêtements aux encombrants suffit pour s'habiller car les vêtements sont parfois plus amusants et de meilleure qualité que ce qu'ils s'achetaient avant. D'autres choses peuvent être préférées achetées, liées à la santé ou à la sécurité. Le fait d'acheter des ustensiles de cuisine neufs est lié à leur aspect usagé dangereux parfois :

« J'ai acheté une poêle en inox 18-10. C'est du haut de gamme pour les instruments culinaires. Le matériel de cuisine, on en trouve, notre vaisselle vient des encombrants, les assiettes, les bols. Les poêles aux encombrants je ne les ramasse pas car le teflon a vécu, ce n'est pas bon pour la santé. » (Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

D'autres enquêtés préfèrent des objets non récupérés, pour être sûrs de leur solidité notamment au niveau des usages quotidiens, comme les meubles que l'on manipule souvent avec de la vaisselle. Ainsi, dans les cuisines, c'est le solide et le pratique qui détermine le choix des meubles. Les plans de travail ou les placards muraux "pratiques" sont préférés :

« [Ton dernier meuble acheté c'était ton lit ?] Je ne sais pas. C'est super vieux, je n'ai pas chiné un meuble suffisamment propre et qui me va bien, un meuble de cuisine, pour ma vaisselle, mes verres. Pas encore chiné le vieux truc qui me plaise où je me dise je peux mettre ma vaisselle dedans. Dans ma cuisine, il y a des meubles blancs qui vont pour ranger la vaisselle, le sel le poivre, le café... J'attends de trouver le bon truc. [Pourquoi tu as choisi de l'acheter ?] Pratique efficace, pleins de placards, blanc. Je l'ai pris direct. J'ai trouvé un buffet de cuisine, mais pas possible, il me faudrait complètement le refaire pour le solidifier, pour mettre ma vaisselle dedans, le lourd. Des fois ça fait un peu flipper, alors un meuble accroché avec de la vaisselle dedans, je n'ai pas envie que ça se casse la gueule, j'ai une gamine. Je voulais quelque chose de solide. » (Lila, 30 ans, artiste sculpteur, Paris 12ème)

De manière générale, les enquêtés qui s'approvisionnent dans la rue pour des objets de leur quotidien ne sont pas de gros acheteurs. Aucun d'entre eux n'est attiré par les magazines de décoration ou de magasins de meubles. Ils semblent ne pas être trop attachés à avoir des meubles de telle ou telle sorte. Ainsi, l'opportunité de les trouver dans la rue au lieu de les acheter leur convient très bien car ils ne sont pas difficiles (ceci pouvant être rapporté aussi à la logique économique et à celle de volonté de ne pas faire vraiment de "choix" de style de meuble).

Cette seconde partie avait pour but de montrer que l'acte de récupération peut apparaître comme un acte d'approvisionnement, de ravitaillement car il est parfois fait en fonction d'un besoin, pour soi ou pour autrui et qu'il entraîne des comportements d'appropriation matériels importants au cours desquels le récupérateur porte sur les objets un regard de consommateur. Ceci nous amène à réfléchir aux objets qui sont ainsi disponibles dans la rue, jetés avec encore une forte valeur d'usage, dans nos sociétés modernes et nous amène à essayer de définir ce qu'est ce type de récupération. Nous tenterons de le faire en conclusion de cette partie.

D. L'usage des objets fonctionnels récupérés



Figure : Chez Delphine, table basse du salon (ancien touret redécoré) et table de la cuisine (table en formica redécorée)



Figure 1 : Chaises récupérées aux encombrants dans le salon chez Nicolas



Figure 2 : Lit clic clac récupéré dans la benne d'un magasin de meubles chez Nicolas



Figure 3 : Fauteuils tous récupérés aux encombrants, environnement disparate dans la chambre de Nicolas



Figure 4 : Le lit où dorment les « nomades » monté sur palettes



Figure 5 : le lit d'amis chez les « nomades » toujours sur palettes



Détournement d'un frigo trouvé aux encombrants, chambre de Nicolas



Figure 6 : garage de la mère de Pierrot chez qui il pose tous ses objets "à disposition"

On peut voir que l'usage qui est fait des choses récupérées fonctionnellement est quotidien. Il s'agit aussi bien du lit que de la table à manger, de la table de cuisine, de la table basse du salon, des chaises, des couverts... tous ces objets servent donc au quotidien aux enquêtés.

1. La construction d'un réseau social autour des objets : la distribution à l'entourage

a) Le libre service, avoir ce qu'il faut

Un aspect qui a été très marquant chez ces enquêtés est leur propension à prendre aux encombrants des choses et les entasser en se disant que cela pourra servir à quelqu'un. Cela est apparu comme un prolongement du système d'approvisionnement des encombrants en un système d'approvisionnement pour l'entourage au domicile du récupérateur. Nous pouvons voir ici le grand aspect social à l'œuvre dans la récupération "fonctionnelle" c'est à dire de quelle manière elle concoure à créer du lien social autour de l'enquêté. Celui-ci récupérant « *plus que pas assez* » constitue chez lui, lorsque son espace de stockage le lui permet, un lieu où des objets sont mis à disposition des pairs, des voisins, de la famille. Ceci apparaît comme étant très valorisant pour les enquêtés qui se créent alors un statut qui n'existe que difficilement par ailleurs, en dehors du cadre de la récupération : celui de distributeur d'objets gratuits...

« Une fois j'ai une voisine qui m'a demandé si j'avais une lampe halogène, elle sait que je récupère. Elle m'a dit mon mari n'arrive plus à lire. Je suis allé chez Leroy

Merlin pour acheter un variateur pour faire un interrupteur, je lui ai réparé une lampe que j'avais en bas, je lui ai donné. Elle était contente elle avait le choix entre une lampe noire et une blanche. C'est dans ce sens là que c'est intéressant, c'est pour faire plaisir à d'autres. On se fait plaisir à soi aussi. » (Yves, 50 ans, enseignant retraité, Amiens)

En effet, il est rare en temps normal qu'une personne puisse fournir son entourage en objets fonctionnels comme des lampes, des lits, des fauteuils, ou des jouets. Ainsi, pour ces enquêtés, c'est un peu un rôle de père Noël qui est endossé grâce à la pratique de récupération. Les seules contraintes sont le temps passé à chercher les objets, qui dans le cadre de cette récupération sans nécessité n'est pas considéré comme désagréable, la contrainte de nettoyage et parfois de bricolage, et enfin celle de stockage. Ainsi, les enquêtés sont fiers d'avoir chez eux une sorte de petit supermarché d'objets d'occasion :

« La semaine dernière, une famille mettait dehors tous les jouets de ses enfants. J'ai récupéré un coffre entier de jouets, de la cuisine Smoby, aux jouets musicaux, en passant par les formes en bois à empiler. [Tu en fais quoi ?] Je les donne à mes petits enfants. Je fais la distribution. Je les nettoie, et ils ont une belle salle de jeux. [Tes enfants réagissent comment ?] Quand je les ramasse c'est qu'ils sont vraiment à l'état neuf. Les jouets je ne ramasse pas pour restaurer. Si c'est en mauvais état ou trop sale, je les laisse. (...)Quand ils viennent, ils me disent, tu n'as pas ça ? C'est un libre service. [Tu en penses quoi ?] C'est bien, c'est dans ce sens là que je le fais. C'est pour redonner une vie à des objets voués à la destruction. » (Yves, 50 ans, enseignant retraité, Amiens)

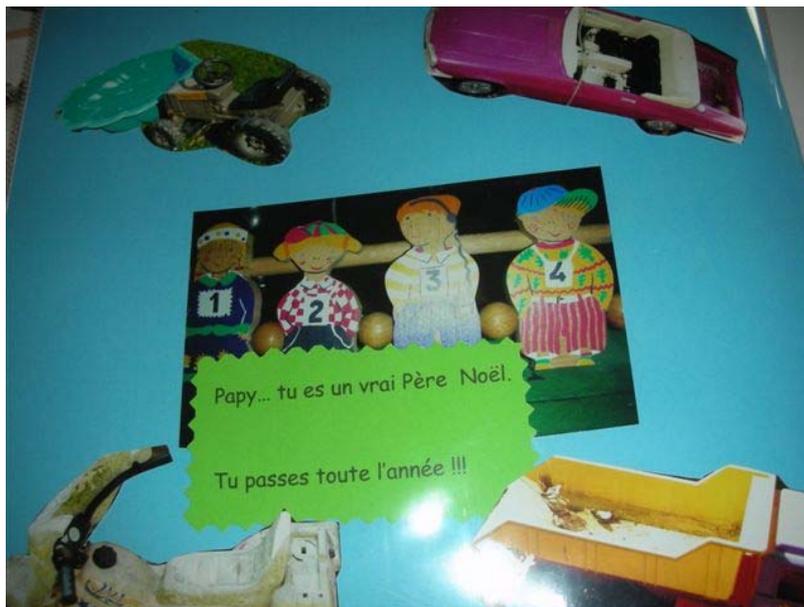


Figure 7 : Jouets trouvés par Yves pour ses petits enfants et collés dans son album photo de récupérateur offert par sa femme pour son anniversaire

Ainsi, les enquêtés ont un sentiment de gâchis s'ils laissent des objets qu'ils trouvent en bon état et qui pourraient trouver preneur. Pour pouvoir les prendre et les stocker, il est cependant nécessaire d'avoir comme on l'a vu un espace de stockage. Chez les enquêtés qui font cela, leur espace est leur cave, le garage de leur parents (voir photo de Pierrot) ou le jardin des parents, comme pour Ben :

«Je les (meubles trouvés) ai gardés pour les autres plutôt que ça parte à la déchetterie ce serait trop bête. [Tu savais que ça servirait ?] Je savais que je trouverais toujours un acquéreur. [Trouvé ?] Oui pour chaque truc, dans le monde familial, les amis. (...) Ils étaient super contents, quand ils ont besoin d'acheter une gazinière ils me demandent si je n'en ai pas une. Ma mère a pris le goût, avant personne ne le faisait, pas autant. » (Ben, 25 ans, chauffeur routier, Saint Jean de Monts)

Ainsi, l'entourage se prend au jeu et se plaît à demander d'abord à son fournisseur gratuit, qui se sent valorisé d'avoir des " bons plans " pour ses pairs.

Le don à l'entourage entre dans un système d'échanges et de services solidaires : L'objet récupéré peut constituer une monnaie d'échange, donné pour remercier d'un service rendu. On avait vu plus haut dans le cas de Lila que les services rendus de localisations d'objets dans Paris étaient rendus en retour par des cadeaux faits à partir de matériaux de récupération.

Les objets contribuent ainsi à socialiser le récupérateur. Celui-ci ressent également symboliquement le fait de laisser des traces lorsqu'il donne un objet à quelqu'un et n'a donc pas l'impression de le perdre vraiment, sachant qu'il le reverra. Cela montre que lorsqu'on récupère, c'est un peu de soi que l'on met dans l'objet, par le fait de l'avoir trouvé, de se l'être approprié. On peut se demander si ceci ne constitue pas aussi une motivation à récupérer.

b) La contrainte de stockage

Il faut ici noter que tous les récupérateurs interrogés ont cette propension à accumuler et à ne pas pouvoir jeter lorsqu'ils ont de l'espace. Il est ainsi apparu dans tout l'échantillon que le rêve est d'avoir un « *grand espace libre où pouvoir entasser tous ses objets* », un « *grand atelier* », une « *grande maison vide où jouer avec le mouvement* ».

Lorsque cela n'est pas possible, car le logement est trop petit ou qu'il est plein de choses, la contrainte de stockage est la seule qui crée du conflit dans le couple en rapport avec la pratique de récupération :

[J'ai toujours aimé récupérer] Mais là on n'a plus de place, je m'interdis de regarder les tas de poubelle. [Tu fais quoi quand tu vois un tas ?] Je mets des œillères, je suis

interdit de poubelle. C. (copine) me dit on n'a pas la place, ce qui est vrai. Alors je passe mon chemin. J'ai toujours cette tentation de récupérer. » (Romain, 30 ans, étudiant en photographie, Aubervilliers)

c) Une pratique à part : la redistribution aux encombrants

Comme certains, mais de manière encore plus intense, Nathalie fait les encombrants de sa ville Antony, qui ont lieu durant 4 soirs par mois, et récupère tout ce qui peut être récupéré, pour sauver des objets qui pour elle ne devraient pas être jetés.. Elle a ensuite différents stades de "valeur" accordée à l'objet qui vont conditionner son devenir. L'objet va pouvoir être soit gardé pour elle, soit redistribué autour d'elle, par le biais de site Internet de récupération (récup.net), soit en les donnant à son entourage.

Une dernière pratique est celle faite avec les objets à faible valeur ajoutée, mais tout de même récupérables, la redistribution aux encombrants.

Ainsi, elle (et son compagnon) font de préférence les encombrants dans les premiers jours des 4 jours, pour pouvoir, si certains objets peuvent être remis aux encombrants, les mettre avant la fin, et ne pas devoir les stocker un mois :

« Le lendemain (de la récupération) je trie et je nettoie. Si je récupère le lundi ou le mardi, dans la journée du mercredi je passe un coup d'eau aux objets. Des fois ils sont dans un état neuf, mais poussiéreux. Je passe un coup d'éponge et ils sont dans un état neuf. Les gens ne les auraient pas ramassés et là comme je les pose à un endroit de passage, à un tas, dans une rue passante près de chez nous, ils les ramassent, c'est dommage de les jeter. » (Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

Cette enquêtée passe beaucoup de temps à trier et à nettoyer les objets qu'elle redistribue, et notamment ceux qu'elle va remettre sur le trottoir juste pour qu'ils trouvent preneur.

Ce qui détermine le fait de les remettre aux encombrants c'est de se dire qu'elle peut ou non leur trouver preneur si elle les garde. Ainsi, on voit le rôle de la contrainte de stockage dans ce choix :

« [Les objets que tu remets dans la rue passante ?] Ce sont des choses je suis sûre que je ne veux pas les garder, ça encombre. Si je dois les stocker pendant un mois, ça fait chier, je dois être sûre que ça va trouver preneur. Je ne veux pas me mettre la pression pour voir si l'objet est bien parti. En fait je me dis j'ai prolongé sa vie un jour de plus... Je n'ai pas envie de mettre plus d'énergie que juste les ramener chez moi une nuit et les redéposer là-bas. Je ne veux pas faire plus pour eux. » (Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

La contrainte de stockage est d'ailleurs présentée comme la seule contrainte qu'elle inflige alors à son ami par sa pratique. Cette enquêtée a un rapport différent avec les objets fonctionnels, ce qu'on va voir tout de suite.

Par ailleurs Nathalie a, de par sa préoccupation politique, écologique, et citoyenne, un discours pro récupération que n'ont pas tous les enquêtés :

« Sur le fait que je "fasse l'article" de mes objets (pour leur trouver preneur) en fait c'est une manière de dire "n'oubliez pas que c'est un vieux truc pourri, il est aussi bien que celui que vous trouveriez dans le commerce." Et mon objectif implicite est d'amener les gens à regarder différemment ce qu'on appelle un peu vite des déchets et à en voir la valeur, et à s'interroger avant d'acheter du neuf. » (Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

On peut rapprocher la pratique de Nathalie de la notion d'aconsommation, développée par « Michelle Dobré, en partie en référence à Hirschmann, qui définit ainsi des styles de comportements écologiques, qui peuvent être généralisés à la consommation citoyenne. »²⁸

Cette notion est définie par l' : « attitude inverse de l'adhésion aux pratiques de consommation marchande » ou bien encore par des « pratiques de consommation moindre en quantité (frugalité ou déconsommation), ou bien celle d'une consommation différente qui estime se maintenir à distance du marché. »²⁹

Pour Nathalie, on peut penser que l'approvisionnement dans la rue, qui est aussi fait en grande quantité, est à la fois une consommation mais dans un but d'anti consommation (ou d'aconsommation) : elle prend beaucoup de produits dans la rue mais dans le but de ne pas les acheter, de ne pas aller s'approvisionner dans un système qu'elle conteste.

Par son discours, elle se valorise et affirme une identité militante qui la singularise :

« J'assume parce que je constate que je trouve des objets supers. Si quelqu'un méprise cette pratique a priori, je peux facilement lui montrer qu'il se fait des idées fausses, parce que je trouve des objets de valeur, parfaitement propres et en bon état. » (Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

Ainsi, la récupération pour autrui (lorsqu'elle distribue à son entourage) lui permet aussi de se construire identitairement par son adhésion à ses valeurs, ses actes qu'elle considère comme engagés :

²⁸ La consommation citoyenne aujourd'hui, une consommation alternative mais pas pour autant marginale, rapport du magistrère- EDF- 2004/ 2005

²⁹ DOBRE M., 2002, *L'écologie au quotidien, élément pour une théorie sociologique de la résistance ordinaire*, Paris, L'Harmattan

« Une autre réaction qui m'avait énervée, c'est quelqu'un qui m'avait dit "c'est sympa comme loisir". Pour moi ce n'est pas simplement un loisir, c'est un acte politique. »
(Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

On peut voir dans la pratique de Nathalie une forme de récupération "pour l'objet", même si au final elle entre dans une démarche militante qui participe de la construction identitaire et la valorise socialement.

E. L'attachement aux objets fonctionnels : de l'objet "en location" interchangeable à l'objet "affectivé"

Il a été intéressant de voir enfin dans quelle mesure les objets fonctionnels étaient ou non "réchauffés" affectivement par les enquêtés, c'est à dire quelles étaient leurs pratiques de rejet ou de séparation d'avec ces objets.

On a pu observer une forte propension à pouvoir distribuer les objets fonctionnels. Ainsi, le fait de distribuer les objets fait qu'on ne les a plus pour soi. Cela montre un attachement moindre aux objets. Cependant, comme un enquêté l'a évoqué, il s'agit peut-être aussi, dans le fait de donner quelque chose que l'on a soi-même récupéré, de mettre un peu de soi chez les autres. On peut voir ici un processus d'extériorisation³⁰ par lequel l'enquêté désire, à travers l'objet, laisser ou transmettre une partie de lui-même chez des autres, ce qui signifie que l'objet a néanmoins été investi. On a l'exemple d'un enquêté qui pendant l'entretien sous entend une peur de disparaître à plusieurs reprises et qui déclare que le fait de donner des choses permet aussi de « *laisser une trace* ». Cette peur paraît atténuée par le fait de donner des choses qu'il a lui-même ramassées, dans lesquelles il a placé un peu de sa vie, lui donnant l'idée qu'il va "survivre" à travers elles. D'autant que ces objets sont symboliquement eux-mêmes des objets sauvés de la disparition.

Pour une partie des enquêtés, les objets fonctionnels sont parfois pris en "location" gratuite. Par contrainte d'espace, par volonté de changement, pour cause de déménagement, les choses récupérées dans la rue peuvent y retourner, sans vraiment de sentiments de tristesse. Ainsi, pour les amis « nomades » :

« *Quand on a changé de logement, il y a beaucoup de choses qu'on avait récupérées dans la rue qu'on a remises dans la rue.* » (Romain, 30 ans, étudiant en photographie, Aubervilliers)

³⁰ MARTIN O., 2006, *Les hommes et les choses. Objets et techniques en société*, Paris, IEP

« Les meubles c'est vraiment utilitaire, c'est conditionné par la place. Si je récupère un meuble maintenant, il va en chasser un autre. Si je vois une jolie chaise, elle remplacera celle là. (...) Cette chaise je n'en ai rien à cirer. Elle vient de la rue, elle repartira dans la rue » (Romain, 30 ans, étudiant en photographie, Aubervilliers)

Les meubles peuvent ainsi être pris, utilisés pour un temps, puis replacés dans la rue. Le fait de les prendre de la rue semble parfois leur donner un aspect moins important, moins engageant, comme on le voyait plus haut :

« Des fois je récupère des trucs en me disant tiens peut-être que j'aurai une idée avec, je préfère en récupérer plus que pas assez, et au pire je les rejette, si ça ne me sert pas. » (Nicolas, 26 ans, étudiant en paysagisme, Notre Dame de Monts)

« Et j'avais trouvé une armoire, j'avais un pote qui emménageait, je lui ai dit je te les apporte, si ça ne te plaît pas, tu les remettras dans la rue. » (Elise, 38 ans, ingénieur du son, Paris 13ème)

L'aspect économique semble jouer un rôle. Récupérés dans cette logique, ces objets ont "répondu" à ce qu'on leur demandait : être utile, juste utile. Lorsqu'ils ne sont plus nécessaires, les personnes peuvent s'en débarrasser :

« Même si je les avais récupérées à la base [table et chaises], ça ne me fend pas le cœur de les descendre, je n'ai pas mis d'argent dedans. Les gens qui achètent des vrais salons et qui veulent s'en débarrasser ils préfèrent soit donner, soit revendre quand ça a été acheté cher. [C'est quoi la différence avec toi ?] Moi je ne l'ai pas acheté, j'ai juste dépensé de l'argent pour le repeindre et pour le tissu que j'ai mis sur les chaises. Je n'ai pas dépensé 300€ pour l'acheter, ça a dû me coûter 50€ au total. » (Delphine, 28 ans, adjointe administrative, Vitry s/ Seine)

On peut voir que le facteur économique joue un rôle dans ce non attachement aux objets fonctionnels.

Mais on peut tout de même mettre en évidence l'existence chez ces enquêtés, comme chez ceux qui redistribuent à leur entourage, une volonté de voir circuler les biens. Ils sont ainsi tous dans une optique que leurs objets redéposés vont être de nouveau récupérés par quelqu'un. Il y a chez eux l'idée de troc, de système d'échange d'objets non marchand, de "re-don" :

« [Il y a des choses dont tu te débarrasses ?] Oui, ça tourne, avant je n'avais que des chaises en métal, je les ai toutes remises sur le trottoir. (...) [Tu te dis quoi ?] J'espère que quelqu'un va les récupérer, en aura besoin, ça arrive souvent. » (Eddy, 41 ans, auteur, Paris 19ème)

Pour ces enquêtés, mettre un objet dans la rue entraîne sa récupération très rapide. Ils savent et espèrent qu'en remettant une chose dans la rue, elle va être rapidement prise par quelqu'un d'autre. Ainsi l'objet dans ce sens suit sa route, sa « vie sociale », de logements en logements, de modes de vie en modes de vie. L'objet est « cueilli », toujours dans la métaphore du chasseur cueilleur récupérateur d'objets, gardé, puis remis dans la nature :

« Ce que j'aime dans le recyclage, c'est que les choses ne sont pas finies. [C'est à dire ?] Tu récupères quelque chose, qui aurait pu être fini. Tu t'en sers, parfois pour autre chose, et tu le remets dans la rue, il va peut-être avoir une nouvelle vie. »
(Romain, 30 ans, étudiant en photographie, Aubervilliers)

Ainsi, il n'y a pas d'attachement physique, mais on désire quand même que l'objet circule. Enfin, pour Nathalie, on a pu voir un rapport très affectif aux objets pourtant fonctionnels, modernes, standardisés. Pour elle, l'objet fonctionnel n'est pas l'objet froid, industriel, sans âme. Il représente aussi un travail d'homme, dont les conditions de vie sont peut-être à réfléchir si ce produit est si peu cher. De plus, dans son optique de décroissance, le but est d'aller vers moins de besoin et donc moins de travail, pour tous les hommes. Ainsi, on peut voir dans ce verbatim l'attendrissement envers les objets évoqués :

« J'ai trouvé ce parapluie le mois dernier. Je ne pense pas que je vais le garder... Je pensais que je pouvais le sauver, ce n'est qu'un défaut mineur. Je sais bien que je vais le remettre aux encombrants. Je pense qu'il est condamné... Il protège de la pluie même s'il a une baleine cassée. Je pense que je l'ai ramassé en me disant il faut le réparer. Et ce n'est pas dans mes cordes. C'est un produit industriel, pas réparable à la maison. Ça fait partie des objets stockés qui vont repartir. [Ça t'embête ?] Oui. »
(Nathalie, 30 ans, contrôleur aérienne, Antony)

On peut noter les termes sauver, condamner qui évoquent la fin de la vie de l'objet contre laquelle elle veut lutter.

Concernant le rapport affectif aux objets fonctionnels, on peut voir que les objets peuvent être pris en « location », temporairement, en remplacement, et peuvent ainsi être rejetés facilement (par contrainte de place, d'état de l'objet...)

Les objets sont aussi facilement distribués à l'entourage. Il y a chez ces enquêtés une volonté de voir circuler l'objet, que ce soit autour d'eux ou dans la rue. Ils ne sont pas spécialement dans un rapport affectif à l'objet lorsque celui-ci est récupéré dans une logique économique, d'avantage lorsque celui est récupéré dans la logique éthique.

Ainsi, dans cette partie, nous voulions voir dans quelle mesure la récupération pouvait être mise en parallèle avec l'acte d'achat et l'acte de consommation. On peut se demander si cette pratique peut être apparentée à de la consommation. En effet, les objets sont pris pour être utilisés, pour être usés "par l'usage". En cela, l'usage des objets de la rue peut être apparenté à de la consommation. Mais il s'agit d'objets qui ont été récupérés, et non achetés. Ceci signifie qu'en les récupérant, les personnes leur ont donné une nouvelle vie, ont prolongé leur existence. L'acte même est de l'anti-consommation car les personnes ne les mènent pas à la destruction comme l'explique la définition du terme "consommer" du Robert: « Action d'amener quelque chose à son plein accomplissement. Action de faire des choses un usage qui les détruit ou les rend ensuite inutilisables. »³¹

On peut voir une double dimension à l'œuvre liée à la définition de la consommation qui est aussi bien le fait d'utiliser quelque chose que le fait de le détruire. Nous nous situons donc dans une pratique à l'interface entre consommation et anti consommation.

D'une part nous pouvons dire que la récupération est une forme de consommation (dans le sens d'acquisition et d'usage des objets) que l'on peut rapprocher de l'acte marchand par des éléments communs : les étapes, le mode d'approvisionnement en fonction de besoins, les pulsions d'acquisition, les comportements d'accumulation, de changements fréquents d'objets, de remplacement, de distribution qui peuvent laisser penser que les produits de la rue, au même titre que le phénomène des soldes, favorise le comportement consommateur (désirer posséder mais aussi propension à changer souvent de biens, à ne pas se satisfaire d'un seul bien).

Cette forme de "consommation récupération " pourrait ainsi être définie comme une stratégie d'appropriation (de réappropriation) d'un système formalisé, légalisé (celui du ramassage d'ordures encombrantes) en un système d'approvisionnement informel et non marchand en biens de consommation. Les enquêtés pourraient alors être considérés comme une petite "société de consommation non marchande."

Mais la récupération peut apparaître aussi comme une aconsommation -une anti consommation-, dans le sens où le fait de récupérer un objet, même si ce n'est pas dans ce but, le sauve de la destruction. Le fait même de récupérer prolonge la vie de l'objet au lieu de le détruire ; ceci va à l'encontre de la seconde définition de la consommation, qui fait référence

³¹ Le Robert, 1995, *Dictionnaire de la langue française*, Paris

au fait d'amener une chose à son plein accomplissement. On peut aussi penser que lorsqu'ils récupèrent, les enquêtés ne vont donc pas acheter et consommer un produit neuf, ils ne sont donc pas des consommateurs, au sens où on l'entend habituellement.

Pour conclure, nous avons pu voir dans cette partie que la récupération était pour certains individus un réel moyen d'acquisition. On peut donc rajouter ce contexte d'acquisition d'objets à la liste (déjà) exhaustive commencée par Jean Paul Filiod. A « achat neuf, achat d'occasion, don, cadeau, héritage, création, autofabrication, emprunt, prêt, échange, gain, vol... »³², on peut désormais ajouter la récupération dans la rue.

Ceux qui se servent de ce moyen d'acquisition d'objets fonctionnels sont comme on l'a vu plutôt jeunes ; ceci nous permet de penser, par rapport à l'autre partie des enquêtés, que cette pratique de récupération–approvisionnement est un marqueur d'âge, qui émerge à une période dans laquelle les contraintes financières, la volonté de ne pas s'engager, de pouvoir "zapper", d'avoir "le choix", mais aussi d'affirmer une identité militante, peuvent être plus présentes.

Mais cette pratique est apparue aussi celle d'enquêtés plus âgés, dans une moindre mesure. On peut y voir un signe d'extension de cette pratique qui n'est plus seulement le signe de la jeunesse et de ses besoins d'affirmation de soi, mais un mode d'acquisition comme un autre.

Enfin, concernant l'aspect social de la récupération fonctionnelle, nous avons pu voir que le sens donné aux objets insère le récupérateur dans un système d'échanges avec son entourage qui lui permet de se valoriser en se singularisant et de construire un réseau social autour de l'objet. L'objet récupéré apparaît ainsi au centre d'un système d'échanges entre pairs.

La pratique de récupération permet aussi la construction identitaire de l'individu, quand celui-ci affirme par sa pratique une identité militante et une adhésion à des valeurs et à des actes, et le valorise donc socialement.

Dans son chapitre, *l'or et l'ordure, le déchet et l'argent*, Gérard Bertolini écrit « l'imprévoyance et la prodigalité ne sont elles pas les signes de l'abondance réelle ? S'y ajoutent d'autres enjeux : soutenir son rang, écoeurer l'adversaire, paraître, sinon être ; "comprends tu qu'il nous faut un rien de trop pour être", dit le Roi Lear de Shakespear. Dès

³² FILIOD J.-P., 1999, « L'épluchure, le matelas, la statuette. L'univers domestique à l'épreuve de la conservation », in J.-C. BEAUNE, *Le déchet, le rebut, le rien*, Seyssel, Editions Champs Vallon, p.155

lors, le gaspillage n'est pas un résidu irrationnel ; il a une fonction positive, une utilité. »³³ On a pu ici voir dans quelle mesure...

Conclusion

Cette étude est partie d'un constat qu'il existe une pratique consistant à ramasser des objets abandonnés dans la rue sans but de les revendre. Il s'agissait de pénétrer ce monde, en suivant pas à pas les étapes et les parcours, dans une visée presque ethnographique. Ceci a permis de découvrir petit à petit sa complexité et son épaisseur sociale.

Ces récupérateurs interrogés ne constituent cependant pas l'ensemble des récupérateurs d'objets dans la rue car ils ne revendent pas les objets. Notre étude porte seulement sur les personnes qui récupèrent des biens pour elles même. Celle-ci nous a donc permis d'avoir une vision plus claire, plus concrète de cette activité non nommée, et non réellement définie, mais néanmoins organisée, et structurée par l'expérience, l'habitude, l'expertise.

Nous avons pu voir au cours de cette étude que dans la récupération, le fait de chercher n'est pas du tout apparenté à une corvée mais bien plutôt à un moment de type expérientiel. Le fait d'aller chercher peut être comparé à une thérapie, un loisir, parfois aussi à une sorte de pèlerinage. On a pu voir qu'il existait un attrait particulier pour ce contexte d'acquisition d'objet. Cependant face à l'amusement que représente la quête de l'objet s'exercent aussi des contraintes sociales et symboliques fortes qui peuvent constituer des freins à la pratique.

Nous avons pu pénétrer aussi un groupe de récupérateurs, celui des objets utilitaires. Nous avons pu comprendre leurs logiques d'actions au fait de récupérer ainsi des objets fonctionnels et comment ils ont développé un comportement de quasi consommateur des produits de la rue. Nous avons pu voir que des attitudes généralement conçues chez un consommateur dans le système marchand se retrouvaient chez les récupérateurs. Nous avons pu voir également quels pouvaient être les effets bénéfiques de la récupération d'objets utilitaires pour la construction sociale des récupérateurs, et pour la construction identitaire

³³ BERTOLINI, G., 1999, « L'or et l'ordure, le déchet et l'argent », in J.-C. BEAUNE (dir.), *Le déchet, le rebus, le rien*, Seyssel, Champ Vallon, p.38

dans le cas où la récupération permet une valorisation individuelle par une adhésion à des valeurs.

La récupération d'objets fonctionnels nous a permis d'aborder la consommation sous un autre angle que celui du comportement d'achat, sous un angle un peu "marginal" qui peut nous permettre ainsi de redéfinir des frontières à la consommation vue par ces individus. La consommation déborde l'acte d'achat auquel elle est souvent réduite au profit de ses usages sociaux et de sa place dans la construction du lien social.

Ici, nous avons pu découvrir un autre mode d'approvisionnement que le mode d'achat, un mode d'acquisition que l'on peut appeler en C to C, c'est à dire sans le passage par un distributeur. Tout se passe entre les consommateurs eux-mêmes. On peut rapprocher ce mode d'acquisition de la notion d'économie d'échange, c'est à dire une économie où la quantité totale de biens est donnée, où il n'y a pas de production. Nous avons alors uniquement des consommateurs qui, à partir de leurs dotations initiales de biens, procèdent à des échanges en vue d'améliorer leur bien-être. Ici, il ne s'agit pas d'échanges de la main à la main, mais d'approvisionnement informel dans la rue dans une société où les objets sont facilement jetés en bon état.

Ces récupérateurs nous ont aussi donné une autre vision du rapport au temps. La société de consommation actuelle est définie comme une société qui pousse les individus à utiliser des produits de moins en moins longtemps afin d'avoir toujours besoin d'en racheter, le plus fréquemment possible. Les enquêtés montrent ici, d'une part, un rapport au temps de l'objet différent, puisqu'ils réutilisent celui-ci, et d'autre part, montrent un rapport au temps humain différent dans leur pratique de recherche d'objet. En effet, ils ne savent jamais le temps qui va être nécessaire pour acquérir un bien dont ils ont besoin.

Cette étude peut permettre de réfléchir à d'autres modes d'acquisition que l'achat en neuf systématique. Au-delà de la pratique de récupération, c'est aussi l'idée de troc, d'échanges d'objets entre individus que cette pratique nous donne à penser.

Ainsi, les sites Internet de dons en ligne (recup.net, donnons.org, ...) apparaissent comme de réelles opportunités de changer certains de nos modes de consommation par l'achat ; ils offrent la réponse à un besoin ponctuel d'objet, différent du besoin financier de cet objet. Cette étude nous permet donc de réfléchir à la valorisation des objets usagés et à leur utilité dans des cas où l'achat d'un produit neuf, pour un besoin momentané, n'est pas nécessaire.

Nous pouvons essayer de donner, grâce à cette étude, un début de définition sociologique plus précise à la pratique de récupération d'objets fonctionnels dans la rue hors des circuits de revente. Il s'agit d'une pratique sociale individuelle (territorialisée) mais collective dans la pensée qui mobilise un réseau social (bons plans entre pairs), et crée du lien social à travers la (re)distribution (dans la rue et après) en favorisant les réseaux d'entraide. Elle est à la fois acte de consommation et d'anti consommation et permet aux individus de s'individualiser dans leur rapport aux autres en étant ceux qui distribuent des objets. Elle est aussi l'occasion de se valoriser individuellement par son engagement personnel dans la récupération, qui devient un acte citoyen.

Bibliographie

Ouvrages généraux

BAUDRILLARD J., 1970, *La société de consommation*, Paris, Gallimard

BAUMAN Z., 2006, *La vie liquide*, Rodez, Rouergue, Paris, Chambon

BECKER H., 2002, *Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte et Syros

BERTOLINI, G., 1999, « L'or et l'ordure, le déchet et l'argent », in J.-C. BEAUNE (dir.), *Le déchet, le rebus, le rien*, Seyssel, Champ Vallon

CERTEAU M. (de), 1990, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard

DESJEUX D., MONJARET A., TAPONIER S., 1998, *Quand les français déménagent, Circulation des objets domestiques et rituels de mobilité dans la vie quotidienne en France*, Paris, PUF

DESJEUX D., 2002, postface, in M. PIERRE, *Les déchets ménagers, entre privé et public. Approches sociologiques*, Paris, L'Harmattan

DOBRE M., 2002, *L'écologie au quotidien, élément pour une théorie sociologique de la résistance ordinaire*, Paris, L'Harmattan

FILIOD J.-P., 1999, « L'épluchure, le matelas, la statuette. L'univers domestique à l'épreuve de la conservation », in J.-C. BEAUNE, *Le déchet, le rebut, le rien*, Seyssel, Editions Champs Vallon

HALBWACHS M. 1950, *La mémoire collective*, Paris, PUF

HALITIM N., 1996, *La vie des objets*, Paris, L'Harmattan logiques sociales

MARTIN O., 2006, *Les hommes et les choses. Objets et techniques en société*, Paris, IEP

MONS J., 2002, « Tri des déchets et construction d'une identité sociale : voisinage et regard social », in M., PIERRE, *Les déchets ménagers, entre privé et public, approches sociologiques*, Paris, L'Harmattan

PIERRE M. 2002, *Les déchets ménagers, entre privé et public, approches sociologiques*, Paris, L'Harmattan

OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995, *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*, Paris, Karthala, coll Hommes et sociétés

ROUX D., 2002, *Motivation des acheteurs de biens d'occasion : une approche qualitative*, IRG

Disponible en ligne sur le site : http://www.irg.univ-paris12.fr/cahiers/7eme_JRMB_2002.pdf

SIMMEL G., 2003, *Le conflit*, Belval, Editions Circé

SINGLY F. de, 2001, « La naissance de l'individu individualisé », in Singly F. de (éd), *Etre soi parmi les autres, Famille et individualisation*, tome 1, Paris, L'Harmattan

VARDA A., 2000, *Les Glaneurs et la glaneuse*, documentaire

Rapports

La consommation citoyenne aujourd'hui, une consommation alternative mais pas pour autant marginale, rapport du magistère de sciences sociales appliquées à l'interculturel de Paris 5 René Descartes- EDF- 2005/ 2005

Pour les définitions :

Le Robert, 1995, *Dictionnaire de la langue française*, Paris
Dictionnaire Hachette, 1991

<http://dictionnaire.sensagent.com/Res%20nullius/fr-fr/>

<http://yildizoglu.u-bordeaux4.fr/micro2web/node16.html>

Annexes

1. Guide d'entretien

1. Tu peux me dire quelles sont les choses que tu as récupérées ?

EVOLUTION DE LA PRATIQUE

Début

2. Comment ça a commencé pour toi la récupération ? (d'objets, de meubles)
3. La première fois que tu as récupéré quelque chose ?
4. C'était où ? (tas, poubelles)
5. Qu'est-ce qui t'a décidé à prendre cet objet ? (besoin)
6. Pourquoi tu penses que tu t'en souviens ?
7. Qu'est-ce que tu as fait de l'objet ?
8. Tu en as parlé ?
9. Comment les gens te voyaient ?

Augmentation de la pratique

10. Ta pratique a augmenté à quel moment ?
 - o pourquoi la récupération était une solution, un attrait à ce moment là ?
 - o est-ce qu'il y a eu des étapes, évolutions ?
11. Est-ce qu'aujourd'hui ce sont les mêmes attrait ?
12. Si tu as commencé parce que tu avais vu qu'il y avait pleins d'objets, ça te faisait quoi de découvrir ces encombrants ?

Les moyens d'acquisition des objets

13. Comment tu as eu tes objets jusqu'à présent ?
14. Comment tu pensais avoir tes meubles quand tu as emménagé ?
15. Tu avais fait des calculs ?

L'influence de l'entourage

16. Tu connaissais des gens qui le faisaient aussi ?
17. Tes parents récupéraient ?
18. Qu'est-ce que vous disiez ?
19. Qu'est-ce que tu en pensais ?

DANS LE PRESENT : COMMENT CA MARCHE ?

L'acquisition

20. Tu as besoin de ce que tu récupères ?
21. Sais tu où tu peux trouver des objets ? comment tu le sais ?
22. Est-ce que tu récupères aussi dans les poubelles vertes ? c'est la même chose ?
23. Tu préfères faire ça seul ou avec des gens ?

24. Est ce que tu vas exprès faire les encombrants
25. Tu cherches des choses précises parfois ?
 - comment tu fais, c'est différent ?
 - Comment tu sais que tu peux les trouver aux encombrants ?
26. C'est quoi les différentes catégories d'objets qu'on peut trouver aux encombrants ?
27. Les objets que tu vois, ils sont dans quel état ?
 - Est-ce que tu es rebuté si les objets sont en trop mauvais état ?
28. Qu'est-ce que tu fais devant un tas ?
 - tu fouilles, tu hésites ?
29. Tu passes combien de temps ?
 - en une fois ? dans une semaine ?
 - tu tries ?
30. Comment tu fais ton choix dans les objets que tu rencontres ?
 - Est c'est que tu récupères aussi de la matière ?
 - Que des objets ?
31. Quand est-ce que c'est pour toi ? pour les autres ?
32. Ce que tu récupères est esthétique ?
33. Est-ce que tu récupères des nouvelles choses ou des remplacements ?
34. Est-ce que tu sais tout de suite à quoi va te servir un objet que tu récupères ?
35. Qu'est-ce que tu ressens en voyant ces objets dans la rue?
36. Tu penses à quoi quand tu récupères ?
37. Réaction des propriétaires ? Tu ressens quoi face aux propriétaires si tu les vois ?
38. Tu ramènes comment les objets chez toi ?
39. Tu fais des aller retour ?
40. Tu demandes de l'aide ? comment tu remercies les gens ?

41. Y a t il des différences entre l'usage perçu de tes objets récupérés ?

42. Tu fais quoi de tes objets ?
43. Tu les utilises tout de suite ?
44. Où tu stockes ce qui ne te sert pas tout de suite ?
45. Ça te sert au bout de combien de temps tes objets récupérés ?
46. Tu bricoles ? avec qui ?
47. Depuis quand ?
48. Qu'est-ce que ça t'apporte ?
 - Avoir les choses gratuitement ?
 - T'occuper ?
49. Par rapport aux objets récupérés ?
 - Ça te permet de récupérer ?
 - La récupération te permet de bricoler ?
50. Qu'est-ce qui te donne envie de bricoler ?
51. Pourquoi tu préfères faire toi même plutôt que d'acheter ?
52. Tu passes moins de temps à faire quoi ?
53. Tu gardes ces objets, tu les donnes, ou c'est provisoire ?
54. Tu peux me donner le dernier exemple d'un objet gardé ? donné ? jeté ? pourquoi ?

55. Comment les gens te remercient ?
56. Tu stockes où tes choses à jeter ?
57. A quel moment tu te sers plus de tes objets récupérés ?
58. Est-ce que tu peux t'en débarrasser plus facilement ?

- 59. Tu rejettes des trucs parfois aux encombrants ?
- 60. Quand est-ce que tu n'en veux plus ?
- 61. Tu as déjà rejeté des objets que tu n'as jamais utilisés ?
- 62. Qu'est-ce que ça te fait de jeter des objets ?
- 63. Qu'est-ce que ça te fait de jeter des ordures, cannettes, épluchures ?

Lien avec l'entourage

- 64. Vous en discutez avec ton entourage ?
 - tu dis quoi ? ils disent quoi ?
 - Tu en penses quoi ?
- 65. Est-ce qu'il y a des gens à qui tu ne parles pas de ta récupération ?
- 66. Est-ce que des gens autour de toi font aussi de la récupération ?
 - La même que toi ?
- 67. C'est déjà arrivé qu'on te passe commande ?
 - Tu peux me raconter la dernière fois ?
 - Tu en penses quoi ?
- 68. Tu vois des gens le faire dans la rue ? pourquoi à ton avis ?

Généralités

- 69. Tu peux me dire si tu as une pratique habituelle ou si c'est différent à chaque fois ?
- 70. Tu as déjà fait un truc fou pour récupérer ?
- 71. Rétrospectivement, quand est ce que l'objet est à toi dans tout ce processus ?
 - Dans la rue il est à qui ?

Représentation sur le rapport à l'objet

- 72. Qu'est-ce que ça fait que l'objet soit usagé ? ait appartenu à d'autres ?
- 73. Qu'est-ce qui t'attire vers ces objets au rebut ?
- 74. Est-ce que tu les considères comme jetés, ordures ?
- 75. Qu'est-ce que ça fait de l'avoir gratuit ?
- 76. Qu'est-ce que tu achètes comme objets ? comme meubles ?
 - Ça fait une différence ?
- 77. C'est quoi la différence entre les objets d'occasion et les objets neufs ?
 - C'est quoi la fonction/ l'usage des objets ? (neufs/ d'occasion)
 - Donne moi l'exemple de ton dernier objet acheté neuf/ d'occasion
- 78. Tu préfères les objets anciens, modernes ? pour les mêmes usages ?
 - Ça représente quoi l'objet ancien, moderne ?
- 79. Est-ce que tu es fan des objets (modernes, anciens)?
 - Où tu t'en procures normalement ?
 - Depuis quand tu es fan ? (avant récupération/ après ?)
- 80. Est ce que tu pourrais vivre sans objets ?
 - Ça t'apporte quoi ?
- 81. Tu te sens attaché à tes objets (et les récupérés)?
 - Tu peux les donner, les jeter ?
- 82. Est ce qu'on peut jeter comme ça un objet quand on n'en a plus besoin ?

Sur le fait de faire de la récupération

83. Finalement, qu'est-ce que tu aimes bien dans la récupération ? Qu'est-ce que ça t'apporte ?
84. Est-ce que tu as toujours assumé ta pratique ?
- Est-ce qu'il y a eu des moments où tu t'es senti plus mal à l'aise ?
 - Est-ce que ça a évolué ?
 - Pourquoi tu penses que tu as été gêné ? Que les gens sont gênés ?
 - Maintenant qu'est-ce que tu en penses ?
85. Est-ce que c'est un choix en fonction de tes moyens ?
86. Quelle différence entre récupérer et acheter ?
- En quoi c'est plus compliqué de récupérer que d'acheter ?
 - Pourquoi ça ne te dérange pas ?
87. C'est un choix de ne pas acheter ?
- Qu'est-ce qui te repousse dans le fait d'acheter ?
 - Si tu avais l'argent tu achèterais ?
 - Qu'est-ce que tu ne trouves pas dans le commerce ?
88. Qu'est-ce que tu trouves de plus que dans le commerce ?
89. Quand est-ce que tu achètes et quand est-ce que tu récupères ? Quel type d'objet ?
90. Tu ne peux pas faire de récupération pour quel type d'objet ?
- Pourquoi ça te bloque sur ça ?
 - Et si tu l'achetais en brocantes ?
91. Y a-t-il des objets que tu ne veux plus acheter ?
92. Fais tu les brocantes, Emmaüs ?
- Depuis quand ?
 - Qu'est-ce que ça t'apporte ?
 - Quelle est la différence entre les encombrants et les brocantes ? (type d'objet, besoin de l'objet, temps passé ? valorisant ?
93. Quelles choses peuvent empêcher la récupération ?
94. Avantages et inconvénients de la récupération ?
95. Tu penses que c'est une pratique un peu à part ? ou c'est normal ?
96. A quelle autre pratique pourrais-tu comparer la récupération ? Peux-tu me donner un verbe ?
97. Pour toi ça se rapproche plus d'un loisir ou d'un devoir ?
98. Est ce que c'est anodin de récupérer des objets dans la rue ?
99. Que veut dire pour toi le fait qu'il y ait des objets comme ça disponibles dans la rue ?
Quel visage de notre société cela montre ?
- Quand les objets marchent ? quand ils sont cassés ?
 - Ça a toujours été comme ça ?
100. Tout le monde pourrait les récupérer ?
101. Quel type d'objet est le plus jeté ?
- Pourquoi ? Qu'est-ce que tu vois le plus ?
102. Penses tu que ça va changer ? Pourquoi ça changerait ?
103. Comment ferais tu pour avoir tes objets ?
104. Comment appelles-tu ce que tu fais ?
105. Que veut dire faire de la récupération ?

Fiche signalétique

- 106. Age
- 107. Profession
- 108. Statut/ nombre d'enfants
- 109. Type d'habitation, superficie
- 110. Propriétaire/ locataire
- 111. fait de la récupération depuis...

2. Tableau signalétique

noms	age	Lieu de résidence	Statut marital	Nombre d'enfants et âge	profession	Type de logement	meublé
Yann	22 ans	Châtillon	Non marié	0	commercial	T2 45 m2	non
Pierrot	49 ans	La Ciotat	Concubinage	un enfant 8 ans	Père au foyer (anciennement photographe- vendeur)	T3 36m2	non
Eddy	41 ans	Paris 19 ^{ème}	Concubinage, En colocation à 3	0	auteur	90 m2	non
Annie	62 ans	Vincennes	Mariée	un enfant 25 ans	psychiatre	T4 82 m2	non
Delphine	28 ans	Vitry s/ Seine	célibataire	0	Adjointe administrative	F2 60 m2	non
Romain	30 ans	Aubervilliers	Concubinage	0	Etudiant en photographie	F2 35 m2	oui
Lila	30 ans	Paris 12 ^{ème}	Célibataire,	un enfant 8 ans	Artiste sculpteur	F3 50 m2	non

Gérard	62 ans	Chandai	Marié	un enfant 33 ans	retraité	maison	non
Nicolas	26 ans	Notre Dame de Monts	célibataire	0	Etudiant en paysagisme	F2 46 m2	non
Nathalie	30 ans	Antony	En concubinage	0	Contrôleuse aérienne	Maison, 50 m2	non
Yves	50 ans	Amiens	Marié	3 enfants 30, 34, 36 ans	Enseignant retraité	maison	non

Jade	27 ans	Paris 18 ^{ème}	Célibataire	0	A la recherche d'un emploi	F2, 30 m2	non
Elise	38 ans	Paris 13 ^{ème}	Célibataire	0	Ingénieur du son	F2, 35 m2	non
Ben	25 ans	Saint Jean de Monts	célibataire	0	Chauffeur routier	camion	non
Laurent	61 ans	Vincennes	Marié	un enfant 25 ans	Psychiatre	Maison	non

3. Définitions importantes

Récupération :

Fait de recouvrer, rentrer en possession de (ce dont on avait perdu la jouissance, ce qu'on avait perdu). Cette définition ne nous concerne pas car les objets n'ont pas appartenu aux personnes qui les récupèrent ;

La seconde définition semble plus adaptée : recueillir (ce qui pourrait être mis au rebus, perdu ou détruit) pour l'utiliser. Le dictionnaire donne les exemples de récupération de chiffons, de ferraille, des vieux papiers. Il complète cette définition par une autre qui peut aussi nous convenir dans un certain sens : il s'agit de réinsérer (une personne) dans la vie professionnelle, sociale. Nous pouvons ici prendre en compte cet aspect de la définition de récupérer et voir si on peut dire aussi que les personnes qui récupèrent des objets les réinsèrent ainsi dans la vie sociale. (pas ceux qui amassent) . Les définitions suivantes ne nous concernent pas ici, il s'agit de récupérer des heures de travail, de détourner à son profit un mouvement de remise en cause des valeurs établies en le dénaturant et en lui ôtant tout caractère subversif. Enfin, il peut s'agir de récupérer, recouvrer ses forces ou sa santé.

Si nous nous attelons à un petit travail linguistique, ce qui est intéressant pour tenter de bien définir notre objet, on peut voir qu'**il y a dans l'idée de récupérer différentes notions.**

Il y a l'idée de rentrer en possession de, recueillir ce qui pourrait être mis au rebus, perdu ou détruit, pour l'utiliser. Il s'agit aussi l'idée de donner une nouvelle vie sociale à la chose récupérée. Enfin, il y a aussi l'idée de redonner ce qui avait été perdu, avec les heures de travail, on peut aussi inscrire ceci dans notre définition. Enfin, la notion de récupérer comme détourner à son profit quelque chose peut aussi nous apporter des informations sur la définition de ce que nous étudions. (Détourner de l'orientation initiale pour utiliser à son profit)

Le dictionnaire n'évoque pas la possibilité de récupérer des choses dehors. Il ne donne pas non plus, au mot récupérateur la définition d'une personne qui récupère des choses elle-même. Il ne fait référence qu'au récupérer de chaleur.

Res nullius (la chose de personne) est une expression latine utilisée en droit civil (droit des biens) qui désigne une chose sans maître, c'est à dire qui n'a pas de propriétaire mais qui est néanmoins appropriable.

Res derelictae : expression latine qui désigne, parmi les choses sans maître ou res nullius, les choses qui ont été volontairement abandonnées.

Res communis : expression latine qui désigne les choses communes qui, de par leur nature, ne peuvent être appropriées et appartiennent à tous

